

GEOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA RIZICULTURE MALGACHE (*)

par

Françoise LE BOURDIEC

Par rapport au monde africain tout proche, Madagascar apparaît comme une entité originale sur le plan socio-économique. La plupart des coutumes malgaches, et plus particulièrement les traditions alimentaires fondées sur le riz, traduisent des signes de parenté plus marqués avec l'Asie qu'avec l'Afrique. Faut-il rattacher la riziculture malgache à l'origine asiatique de certains groupes humains ? Il semble bien, en effet, que nombre de méthodes de culture utilisées à Madagascar présentent des analogies avec les techniques rizicoles pratiquées en Asie du Sud-Est. Quelles furent alors les premières techniques introduites et à quel rythme se sont-elles propagées à Madagascar ?

Si l'évolution de la riziculture malgache s'explique en partie par les conditions naturelles, certains faits humains nous paraissent d'une importance encore plus grande : l'origine des populations, le comportement des hommes, la discontinuité du peuplement ancien ont sans doute été des facteurs déterminants pour l'introduction puis l'extension de la culture. Leur étude permet-elle d'en déduire la région où se localisaient les premières terres défrichées et consacrées au riz ?

Notre propos n'est pas de reprendre ici les controverses dues aux nombreuses hypothèses avancées pour expliquer le peuplement de Madagascar. Les apports asiatiques et africains sont prouvés. Il reste à détermi-

(*) Cette étude est extraite d'un ouvrage plus important, encore inédit : « Hommes et paysages du riz à Madagascar ».

ner dans quelle proportion et à quelle époque se placent les arrivées successives d'immigrants.

Par contre, le rapprochement entre l'ancienneté de la population et celle de la riziculture peut être établi à l'aide de certains textes historiques, appuyés par les recherches archéologiques actuelles et l'observation de certains traits de civilisation.

L'immensité du territoire malgache, avec les variations climatiques régionales, les contrastes orographiques et pédologiques, la diversité des possibilités hydrauliques, ont sans doute, dès les débuts de la mise en valeur, introduit des nuances dans la répartition des cultures. Le riz, dès l'époque la plus ancienne, présentait certainement plusieurs variétés ; de même, des méthodes différentes étaient utilisées, plus ou moins bien adaptées à leur milieu géographique. Il serait trop difficile, dans l'état actuel des connaissances, de les répertorier, mais il nous est déjà possible de vérifier leur existence et de suivre leur évolution tout au long de la période historique.

I. LES TEMPS ANCIENS OU LES INCONNUES HISTORIQUES

Madagascar semble avoir été touchée très tôt par certains groupes humains. La plupart des historiens s'accordent pour affirmer que « le fond proto-malgache » était établi dans le Nord de l'île avant le X^{ème} siècle. Les récents travaux de P. Verin (1) aboutissent à des résultats plus précis. Basés sur des fouilles archéologiques, ils portent à croire que les tous premiers immigrants ont abordé la côte Nord-Ouest dès le milieu du premier millénaire.

Ces précurseurs, appelés *Antalaotra* (2) ont laissé peu de vestiges. Mais de récentes recherches faites dans cette région prouvent que les populations qui leur succédèrent connaissaient déjà l'art de la poterie. En effet, parmi les récipients découverts, quelques vases anciens ont pu être reconstitués. De nature poreuse, ils ne pouvaient contenir vraisemblablement que des grains. L'orifice étroit de ces jarres (8 à 10 cm de diamètre) nous amène à penser que seul un grain fin, comme le paddy, pouvait y être stocké.

A partir de ces quelques éléments tangibles, il semble logique de concevoir que le riz a été introduit à Madagascar avec les premiers immigrants. Il apparaît en effet peu probable que le riz, poussant dans l'île à l'état naturel, ait été découvert puis cultivé dès cette époque. Les terres les plus basses de la côte Nord-Ouest, peuplées de palétuviers, étaient peu aptes à porter du riz. Le seul emplacement où la plante aquatique aurait pu se développer parmi la végétation de marais se localise le long de la façade

(1) VERIN P. : Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, ouvr. cité.

(2) *Antalaotra* : ceux qui viennent de la mer.

côtière orientale. Or, une transplantation du riz à partir de ce secteur ou de toute autre région vers le Nord-Ouest, ne pourrait s'expliquer que par un phénomène de migrations : elles ont effectivement eu lieu mais plusieurs siècles plus tard.

Par ailleurs, d'autres arguments viennent corroborer l'introduction du riz dans la moitié nord de l'île à une époque fort ancienne. Il est possible d'envisager que, parmi les navigateurs proto-malgaches, certains d'entre eux, venant de l'Est de l'Océan Indien, se soient effectivement déplacés par la « route du Nord ». Un bref rappel de cette hypothèse s'impose.

H. Deschamps (3), après une étude de tous les trajets possibles dans l'Océan Indien, pense que « la seule voie qui reste est celle du Nord » car *loin de traverser un interminable désert liquide, elle offre des possibilités d'abri sur de nombreux rivages.*

G. Donque (4), en sa qualité de climatologue, a repris les arguments envisagés en s'appuyant sur des faits concrets de géographie physique : l'existence des vents et des principaux courants océaniques. Ses remarques rejoignent celles d'H. Deschamps. Nous en avons retenu que *l'itinéraire direct Java-Madagascar ne paraît pas insurmontable* malgré une distance de 6 000 km mais apparaît plus plausible l'idée d'un cabotage qui se serait réalisé par une succession de relais en longeant les côtes septentrionales de l'Océan Indien. Les groupes d'immigrants auraient très bien pu, d'abri en abri, s'acheminer en été austral vers Madagascar, avec des séjours temporaires sur les rivages de la péninsule indienne puis ceux d'Afrique orientale.

Après un séjour de transit plus ou moins long en Inde, pourquoi les navigateurs n'auraient-ils pas stocké pour leur voyage quelques réserves de paddy dont les résidus auraient été semencés dès l'arrivée sur les côtes malgaches ?

Un premier argument en faveur de cette hypothèse est sans aucun doute l'analogie du mot malgache *vary* avec le terme indien *vari* qui, comme l'a montré J. Dez, *montre des formes très voisines pour ne pas dire identiques désignant le riz dans certaines langues du Dekkan* (5).

Un second argument nous est plus personnel. Nous avons en effet constaté parmi la multitude de variétés de riz plantées à l'heure actuelle à Madagascar, qu'il en était une, cultivée depuis des temps immémoriaux, dont la zone d'extension se limite étroitement au Nord-Ouest de l'île, entre Majunga et Diego-Suarez. Ce riz, le *Kiriminy* (6) présente un grain

(3) DESCHAMPS H. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité.

(4) DONQUE G. : Le contexte océanique des anciennes migrations malgaches, ouvr. cité.

(5) DEZ J. : L'apport lexical de l'Indonésien commun à la langue malgache, ouvr. cité.

(6) Terme sakalava : *Kiri* = petit et long
Miny = bon.

fin, blanc et de dimension moyenne. Il nous a aussitôt frappée par sa ressemblance avec les grains des deltas vietnamiens et ceux de la façade occidentale du Dekkan et, plus particulièrement, par son analogie avec les riz encore cultivés, en 1792, à Bali. Nous avons eu, à ce propos, la chance de pouvoir faire analyser quelques grains de paddy ramenés de cette île lointaine. J.P. Dobelmann, agronome et spécialiste du riz à Madagascar, nous a affirmé qu'il s'agissait d'un riz de type *Indica*, semblable en tous points aux agro-types répandus dans le Nord-Ouest de Madagascar, dont le *Kiriminy*.

Les Malgaches du Nord-Ouest consomment volontiers ce riz mais les Indiens installés dans ce secteur en sont encore plus friands. Le *Kiriminy* leur rappelle si bien le riz de leur pays, qu'ils ne savent apprécier que cette variété. La préférence pour ce grain donne d'ailleurs lieu à un petit commerce illicite. Il arrive souvent que les riziers locaux, lorsqu'ils sont d'origine indienne, stockent ce produit au moment de la récolte pour ne le redistribuer qu'aux vrais amateurs. Ainsi, en fin de période de soudure, il n'est pas rare de voir s'installer une sorte de marché noir dont les circuits d'approvisionnement prennent naissance dans les divers points d'achat ruraux et aboutissent uniquement chez les consommateurs indo-pakistanaï.

Ces différents indices ne nous autorisent nullement à fixer la date relative des premières migrations indonésiennes mais ils mettent en relief l'origine de la population proto-malgache. Selon P. Verin, les mouvements migratoires auraient pu débiter vers le Vème siècle et se poursuivre jusqu'au XIIème siècle :

« Les premiers migrants qui sont entrés en contact avec des Africains et se sont sans doute alliés à eux, sont appelés par nous Paléo-Indonésiens » (7).

Ce rapprochement entre la présence et la consommation de *kiriminy* dans le Nord-Ouest malgache et les points d'impacts des premiers arrivants à Madagascar méritait sans doute d'être souligné (Fig. 1). Ces faits indiqueraient l'existence d'une économie ancienne fondée sur la riziculture : culture aux techniques rudimentaires et peut-être moins élaborée qu'en Inde ou en Indonésie.

Dans le même ordre d'idée, il est tentant d'essayer un rapprochement entre le riz cultivé sur la côte Est et l'installation plus tardive d'autres immigrants. Dans la région de Vohémar où, d'après les résultats des fouilles entreprises, les Iharaniens auraient débarqué entre le Xème et le XIIème siècle, la survivance d'une ancienne variété de riz apparaît également troublante. Elle pourrait indiquer que les immigrants étaient également d'origine indonésienne.

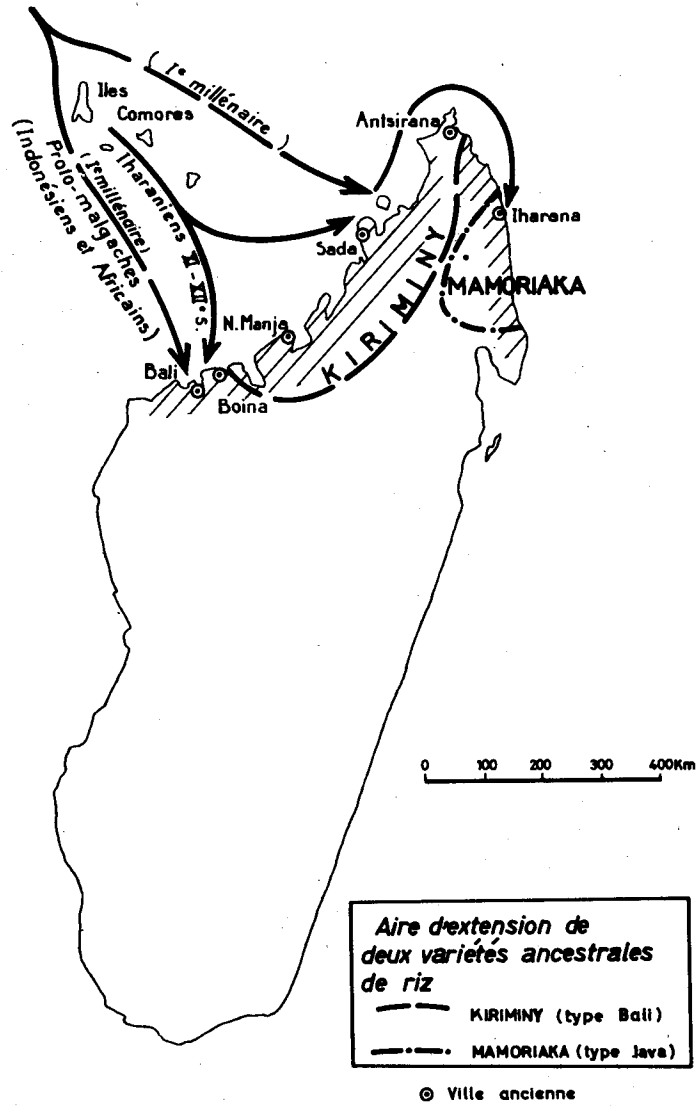
En effet, la plus ancienne variété cultivée depuis le temps des Ancêtres est, là aussi, un riz blanc et court. De goût légèrement différent du *kiriminy*,

(7) VERIN P. : Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, ouvr. cité, p. 46.

Pl.1

PEUPEMENT PROTO-MALGACHE DU NORD DE L'ILE

(en partie d'après AYACHE - Atlas de Madagascar, Pl.20)



le grain ressemble pourtant aux variétés asiatiques. Dans toute la zone géographique du Nord-Est, de Vohemar à Antalaha, y compris la cuvette d'Andapa, il porte le nom traditionnel de *Mamoriaka* (8). Or, nous avons retrouvé exactement le même riz sur toute la façade littorale au sud de la presqu'île de Masoala où le terme de *Mamoriaka*, complètement ignoré, est remplacé par le nom plus commun de *Java*. Les cultivateurs locaux sont-ils conscients de l'origine du riz appelé *Java* ? Il leur est difficile de répondre affirmativement mais l'introduction de ce riz paraît beaucoup plus récente que celle du *Mamoriaka*.

Cette coïncidence nous porte à croire que la côte Est a réellement été touchée par des vagues successives d'immigrants, introduisant des variétés identiques mais à des époques différentes. Cette hypothèse semble confirmée par P. Verin :

« Les venues plus tardives sont celles des Néo-Indonésiens, ancêtres des Merina... dont le débarquement aurait effectivement eu lieu sur la côte Est » (9).

Enfin, n'oublions pas que, pendant la période historique, Madagascar fut également touchée dans sa partie occidentale (secteur côtier entre le cap Saint-André et le fleuve Tsiribihina) par des éléments africains dont la langue *cafre*, encore peu déformée au XVII^e siècle, a été formellement reconnue par le R.P. Luis Mariano entre 1616 et 1619. Mais ces groupes ne semblent avoir joué aucun rôle dans l'extension ancienne de la riziculture, leurs occupations principales étant soit l'élevage, soit le commerce.

En tenant compte de tous ces éléments, l'origine de la riziculture apparaît peut-être moins mystérieuse. Elle s'est vraisemblablement développée dans les premières régions habitées, c'est-à-dire dans les secteurs nord-ouest et nord-est de l'île. A partir de ces premières zones défrichées et à partir des lieux d'accostage sur la côte Sud-Est où des groupes antambahoaka, antaimoro et antanosy se sont installés du XII^e au XVI^e siècle, la colonisation rizicole s'est effectuée progressivement au fur et à mesure de la pénétration vers l'intérieur, dans deux directions : celle de l'Ouest et celle du centre-Sud. Il reste à déterminer quelles étaient les premières techniques utilisées.

Tous les documents historiques concordent sur cet aspect particulier. Malheureusement, ces témoignages sont forcément postérieurs à 1500, année de la découverte des côtes malgaches par les Européens. Sur la route des Indes, Madagascar offrait, en effet, quelques bons mouillages. H. Deschamps estime que *les navires historiquement connus qui ont fait la traite de 1506 à 1776, sont une centaine* (10). Il en résulte que les récits concernant les mœurs des différents groupes et leurs méthodes d'échanges commerciaux

(8) *Mamoriaka* : qui donne beaucoup de tiges, qui talle beaucoup.

(9) VERIN P. : Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, ouvr. cité, pp. 46 et 58.

(10) DESCHAMPS H. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité.

sont relativement nombreux. Au contraire, les descriptions de paysages ou de pratiques culturelles s'avèrent peu abondantes. Pourtant, dès 1510, certaines phrases confirment les ressources du pays.: *l'île Saint-Laurent abonde en bétail : on y trouve aussi en grande quantité du riz dont se nourrissent les habitants de l'île..* (11). Ou encore, nous avons relevé dans un chapitre consacré à l'exploration de Madagascar et rédigé en 1557 par Bahlthazar Lobo de Souza, les lignes suivantes :

« Les champs y sont fertiles en riz et en maïs, en mungo (manioc) qui est une plante inconnue de nous... » (12).

Ce genre d'affirmation se répète souvent. Mais elles ne donnent jamais d'indications précises sur les méthodes de culture. Il faut attendre presque un siècle pour découvrir et réunir quelques détails sur ce qui était déjà la principale culture vivrière. En 1596, les Hollandais, après leur premier voyage dans la baie d'Antongil, ont laissé ce témoignage :

« L'occupation des hommes est de chasser, de tirer l'arc, de pêcher et de nourrir le bétail. Ce sont les femmes qui plantent et qui moissonnent les grains, savoir : le riz et deux ou trois sortes de petites fèves, vertes, rouges ou blanches... » (13).

Enfin, à partir du XVII^{ème} siècle, l'analyse des façons culturelles se trouve systématiquement transcrite par plusieurs auteurs dont les plus explicites sont François Martin et Etienne de Flacourt. La culture sur brûlis a été décrite par F. Martin, fondateur de Pondichéry qui, avant d'aller s'établir en Inde, a passé plusieurs mois à reconnaître les côtes malgaches afin d'y acquérir des bœufs et du riz pour la Compagnie des Indes. En 1668, il écrit :

« Tous les gens d'un village s'assemblent en commun pour faire les plantages. Ils choisissent un lieu qu'ils défrichent. Ils assemblent après le bois et les herbes par tas et y mettent le feu. Les femmes, rangées proches les unes des autres, en une file, d'un même pas, avec chacune un bâton à la main, parcourent le champ et font des trous, d'espace en espace, y mettant le grain qu'elles sèment et après, elles couvrent le trou de terre avec leur pied : c'est une espèce de cadence que cette action ; elles ont ensuite le soin d'en faire la récolte, épi par épi... » (14).

La culture inondée qui consiste à semer directement dans les marais est exposée par le Gouverneur E. de Flacourt, établi à Fort-Dauphin. C'est lui qui cite pour la première fois le terme malgache de *horracs (horaka)*,

(11) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, p. 54.

(12) Id. p. 101

(13) Id. p. 235

(14) MARTIN F. : Mémoires, ouvr. cité, Tome I, p. 161.

mot qui subsiste encore aujourd'hui dans le vocabulaire, soit trois siècles après :

« Les lieux marécageux propres à semer le riz se mesurent par la quantité de riz que l'on peut y semer : ce qu'ils nomment horrac sont les terres les plus chères vers le pays de Carcanossi (Anosy)... (15).

Quelques chapitres plus loin apparaît une explication supplémentaire sur la manière de labourer :

« La terre se laboure par les pieds des bœufs : c'est dans les lieux marécageux qu'ils appellent horracs, où les bœufs enfoncent jusqu'au ventre pour renverser les herbes, et quand elles sont pourries, on sème sur la bourbe le riz qui y vient à merveille » (16).

Ainsi, tout porte à croire que les premières formes de riziculture étaient au nombre de deux, du moins sur les régions côtières. Elles étaient rudimentaires et basées sur le semis direct : riz sec ou riz de montagne (*tavy*) et riz de marais ou riz inondé (*horaka*). Le *tavy* impliquait un défrichement forestier sur terrain plat ou sur versant tandis que la culture sur *horaka*, localisée dans les bas-fonds, ne pouvait s'étendre que sur les zones périphériques des marécages encore peu défrichés.

Il nous faut aussi souligner la rusticité de ces méthodes étant donné d'une part la densité de la végétation naturelle et d'autre part, la simplicité du matériel agricole utilisé. Dans les zones de forêts, les outils se réduisaient à peu de choses : une hache pour abattre les arbres, une sorte de serpe et une petite bêche pour « peler » la terre ; enfin, un simple bâton à fouir pour les semailles. Dans les endroits marécageux, « les pieds des bœufs » représentaient la source d'énergie essentielle à la préparation du sol. Et pour la récolte, bien que le fer fût connu à Madagascar au XII^{ème} siècle, les agriculteurs n'utilisaient que des lames de bambou ou des coquillages suffisamment tranchants. Il existe encore, à l'heure actuelle, de petites unités rizicoles isolées où la récolte des épis, coupés un à un comme autrefois, se fait à l'aide d'une coquille d'escargot dont le bord extérieur est particulièrement tranchant. Cette tradition, nous l'avons nous-même observée en 1969 dans le delta du Sambirano.

Cependant, malgré le caractère primitif de ces techniques, un point nous paraît important : il semble que dès l'origine de la culture, celle-ci était remarquablement organisée. Il y avait des tâches réservées aux hommes (défrichement, surveillance des bœufs pendant le labour) tandis que les travaux de semailles et de récoltes revenaient aux femmes. Tous les témoi-

(15) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., Tome VIII, chap. XXVIII, p. 133.

(16) GRANDIDIER A. et G. : id. chap. XXV, p. 163.

gnages écrits concordent sur cette forme de spécialisation. Et de nos jours, la même division du travail demeure.

Bien que les systèmes du *tavy* et du *horaka* s'appliquaient chacun à un milieu géographique particulier, il pouvait y avoir juxtaposition dans le paysage de deux types de riziculture dès que la densité de population l'imposait. Déjà, au XVII^{ème} siècle, F. Martin, après avoir insisté sur l'aspect très peuplé et très cultivé de la région de *Ghalemboule* (Fenerive), remarque :

« Comme il pleut souvent à Ghalemboule et dans les contrées voisines, ils sèment leur riz partout, sur les hauteurs ainsi que dans les vallées... » (17).

Pour ce qui est des versants, l'auteur observe le défrichement puis les semailles grain par grain et la récolte épi par épi. Tandis que dans les vallées, le riz, pour venir à sa perfection doit avoir toujours la tige dans l'eau, ou du moins le pied humecté... (18).

L'existence de ces techniques traditionnelles est ainsi prouvée. Elle ne doit pas pour autant être généralisée à tout Madagascar. Une restriction s'impose sur leur aire d'extension car elles n'ont été reconnues et décrites qu'à propos des zones littorales productrices, c'est-à-dire le Nord-Ouest de l'île et toute la façade orientale jusqu'au pays de *Carcanossi* (l'actuelle région de Fort-Dauphin). Le problème des pratiques rizicoles reste posé pour les régions de l'intérieur, moins connues. La question de l'origine de la riziculture irriguée est toujours en suspens : cette culture caractéristique des Hautes Terres, a-t-elle été introduite sous sa forme intrinsèque ou résulte-t-elle au contraire, d'une évolution spontanée dans un milieu rural, disons « plus industriels » que les autres, pour reprendre le terme de Grandidier ?

A vrai dire, le recours aux textes historiques n'apporte que peu d'éclaircissements. Les recherches sur ce sujet ont été décevantes. Mais la raison en paraît évidente : à part trois expéditions rapides au XVII^{ème} siècle dans l'intérieur de l'île (Angeaulme, Le Vacher et F. Martin), de rares voyageurs se sont aventurés assez loin en *Ancova* (Imerina) ou dans le *pays des Hova du Sud* (Betsileo) pour en rapporter des descriptions valables. En effet, le voyage de Mayeur date de 1777. Puis Dumaine (1790), Hugon (1808), Carayon, Hastie (1817) et enfin Leguevel de Lacombe (1830) s'y sont hasardés encore plus tard.

Pourtant, l'existence de canaux est notée par F. Martin sur les Hautes Terres orientales dès 1667, après son expédition à *Amboet* :

« Après quinze jours de route, nous vîmes les bois s'éclaircir, et un peu après un pays découvert : c'est l'entrée du pays ennemi... La contrée d'Amboet est un pays fort beau, et découvert par

(17) MARTIN F. : Mémoires, ouvr. cité, Tome I, p. 161.

(18) Id. p. 161.

tout ; la terre, des meilleures, est cultivée avec soin ; les habitants ont l'adresse de creuser des canaux pour faire venir l'eau du lac et de la rivière afin d'arroser leurs semailles » (19).

Pour accéder à cette région, F. Martin avait remonté le *Maningourou* (Maningory). Sans contestation possible, il s'agit bien de la région du lac Alaotra dépeinte quelques années plus tard par Flacourt comme faisant partie du *pays des Antcianactes* (Antsihanaka). Par ailleurs, le même étonnement se dégage des écrits de Mayeur, bien qu'ils datent d'un siècle plus tard et ne concernent que le pays des Hova et celui des Betsileo.

D'autre part, il insiste lui aussi sur la répartition des travaux agricoles dans le royaume d'*Ancove* :

« L'époux va aux champs labourer la terre, creuser des canaux pour les arrosements et l'ensemencement des riz » (20).

Dans sa description de *Tananarive*, il révèle le repiquage :

« Mais pour le riz, les travaux sont plus considérables, car après le labour, il faut faire passer l'eau dans les champs par des conduits pratiqués à cet effet... Le champ ainsi préparé, on y transplante le riz qu'on extrait des pépinières ou semis faits dans la saison convenable. Ce riz transplanté y vient aussi beau et ses épis aussi fournis que s'il avait été mis en place » (21).

Ces lignes représentent la première évocation du repiquage. Après Mayeur, Leguevel de Lacombe le confirme ainsi que, beaucoup plus tard, Grandidier. Mais leurs affirmations ne se rapportent qu'à l'Imerina ou au Betsileo : dans le district d'*Erindranou* (Arindrano, ancien royaume du Betsileo) par exemple, les habitants sont réputés pour exploiter deux types de terres, les *rizières* et les *tavé*.

Par contre, aucune allusion aux canaux d'irrigation ou au système du repiquage n'est avancée à propos des zones côtières pour lesquelles les termes de *tavé* et de *horracs* continuent à être employés. Que faut-il en déduire ? L'existence dès le XVII^{ème} siècle d'une technique rizicole basée sur des canalisations de drainage dans la région du lac Alaotra et d'une riziculture plus élaborée encore sur les Hautes Terres, caractérisée par l'irrigation et le repiquage ? Comment ces méthodes originales par rapport aux autres techniques se sont-elles implantées ?

Plusieurs hypothèses peuvent être avancées. La première nous amène à concevoir la possibilité de transformation volontaire d'un système de culture peu soignée en une technique plus intensive, ce qui aurait pu se produire sous l'initiative d'un roi ingénieux et autoritaire comme les événements l'ont montré par exemple, au XVIII^{ème} siècle avec la mise en valeur rationnelle des plaines de Tananarive pendant le règne d'Andria-

(19) MARTIN F. : Mémoires, ouvr. cité, Tome I, p. 121.

(20) MAYEUR N. : Voyage au pays d'Ancove, ouvr. cité, p. 40.

(21) MAYEUR N. : Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres, ouvr. cité, p. 159.

nampoinimerina. Mais cette idée apparaît inacceptable dès que l'on réalise la dimension des royaumes de l'époque : un « roitelet » ne pouvait gouverner qu'un nombre limité de sujets et par conséquent répartis sur une portion restreinte du territoire. Or, la localisation compartimentée des royaumes et la difficulté des échanges inter-régionaux interdisait la diffusion de façons culturelles aussi minutieuses.

Une seconde hypothèse demeure plus classique. Elle a été exprimée à propos de l'Afrique tropicale par Gilles Sautter (22) et rejoint une des idées de Simon Ayache (23) : il est permis de croire en effet que l'intensification du système agricole traditionnel s'est réalisée pour répondre à des besoins résultant d'un fort accroissement démographique. Les populations merina et betsileo seraient devenues *inventives* ou auraient appliqué, par nécessité, une méthode dont elles étaient *préalablement en possession de par leur héritage de civilisation*. Cette notion ne semble pas à rejeter à priori. Rien que l'origine indonésienne de ces groupes pourrait appuyer cette supposition. Nous avons donc cherché des indices capables de confirmer ou d'infirmer une population déjà dense sur les Hautes Terres au XVII^{ème} siècle. Mais les précisions historiques sont rarissimes à ce sujet.

Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle, soit deux siècles plus tard, que transparaissent les premiers éléments de réponse dans le « *Voyage à Madagascar* » de Leguevel de Lacombe (1823 à 1830). Outre des descriptions détaillées sur les régions parcourues, cet auteur évalue l'importance des agglomérations traversées en donnant pour chacune d'elles, le nombre de cases. En outre, ils ne concernent que la population, disons « urbaine ». Aucune indication même approximative, n'est donnée sur le peuplement rural.

Cependant, en imaginant que l'importance des centres était proportionnelle à la mise en valeur, donc à la population totale, on peut avoir une idée de la disparité du peuplement. La répartition des hommes en 1830 était déjà dissymétrique entre l'Ouest et l'Est, mais avec une densité qui paraît bien supérieure sur toute la zone côtière orientale, par rapport à

(22) SAUTTER G. : Les structures agraires en Afrique tropicale, ouvr. cité, p. 26.

(23) D'après des échanges oraux sur le peuplement de Madagascar.

celles des terres centrales. Reportons-nous au tableau dressé à partir des données recueillies dans l'ouvrage de Leguevel de Lacombe (24) :

Nombre de cases formant les localités traversées par Leguevel de Lacombe

<i>Zone occidentale</i>	<i>Centre</i>	<i>Gradin intermédiaire</i>	<i>Zone orientale</i>
Mazangaye (*) Boina (600) Moroudava (60) Ménabé (2 000)	Tananarive (3 000) Foulac (200) Marovoyes (150) Ambatou-mena (1 500)	Maramanga (*) Nossi-Arivo (50)	Fenerif (*) Foulpointe (200) Tamatave (200) Andevourante (500) Vatoumandré (*) Manourou (*) Mahéla (*) Faraon (800) Mananzari (*) Matatane (800) Vanghendranou (300)
	Extrême-Sud : Fangahé (100) Mahatal-ouzou (800)		

(*) Agglomération mentionnée en tant que centre important sans indication précise sur le nombre de cases.

Nous pouvons en conclure deux faits. Le premier est une évidence : Tananarive s'affirmait déjà comme capitale en groupant environ 20 000 âmes. Le second concerne le reste de la population : il n'y avait pas de continuité dans le peuplement sauf peut-être sur le secteur côtier compris entre *Vatou-mandré* (Vatomandry) et *Mananzari* (Mananjary) où les villages étaient rapprochés de moins de 50 lieues. Par ailleurs, certains chiffres sont surprenants : ainsi, la capitale de l'Ouest, *Menabe*, apparaît numériquement plus importante que celle des *Hovas du Sud* (Betsileo), *Ambatou-Mena*. Comment expliquer alors qu'une vie agricole sédentaire et laborieuse se soit organisée autour de centres moyens, dont les effectifs n'étaient pas pléthoriques, tandis que dans l'Ouest un genre de vie nomade ait subsisté à la périphérie d'agglomérations numériquement plus importantes ? Devant ce paradoxe, et sans pour autant nier le rapport qui peut exister entre le système agricole intensif et la densité de population, nous avons continué nos recherches dans une autre direction pour aboutir à notre troisième hypothèse.

(24) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité.

Cette dernière supposition nous est personnelle et rejoint d'ailleurs les travaux de P. Vérin sur les sites des anciens villages merina. A la lecture des documents anciens, nous avons souvent été frappée par les descriptions identiques se rapportant à l'habitat de trois régions particulières : le pays *antsiaracte* (lac Alaotra), le royaume hova et celui de Lalangina (ancien royaume du Nord-Est *betsileo*). Les différents auteurs insistent sur le caractère fortifié des villages, leur situation difficile au sommet des collines et leur enceinte toujours matérialisée par un profond fossé rempli d'eau :

« Il n'est point de village qui n'ait un ou plusieurs fossés d'une largeur de vingt pieds sur vingt-cinq de profondeur. Ces travaux publics se font par corvée... » (26).

Mayeur explique également que :

« L'eau dont on arrose les champs se tire d'un vaste réservoir, soit naturel, soit creusé de main d'homme, qui se trouve toujours dans les environs de chaque village et qui a le double objet d'aider la culture et de mettre l'habitation hors d'insulte par l'écoulement qu'on donne aux eaux dans les fossés dont elle est entourée... » (27).

Ces phrases sont à comparer avec celles de F. Martin, décrivant un siècle plus tôt, la contrée d'*Amboet* (lac Alaotra) :

« Les villages sont fortifiés à leur mode, de murailles de pierres, de cailloux liés d'une terre rouge ; des fossés sont creusés au dehors... de dix à douze pieds de largeur et d'autant de profondeur, travaillés en talus... » (28).

Ces similitudes sont troublantes alors qu'à la même époque, tous les villages localisés sur la côte Ouest comme sur la côte Est sont simplement clôturés de palissandre de bois sans protection supplémentaire et sans fossé.

D'où nos conclusions. Elles sont peut-être rapides. Mais nous pensons sincèrement qu'il s'agit bien de deux civilisations dont le foyer d'origine est distinct, de deux types de sociétés rurales : les unes réparties sur les régions côtières ayant des pratiques culturelles extensives ; les autres localisées à l'intérieur du pays, déjà fortement organisées en collectivités et connaissant les techniques hydrauliques.

Cette conception n'explique pas l'opposition de leur localisation respective. Il est possible que certains groupes fixés sur les Hautes Terres, les Merina par exemple, aient abordé Madagascar sur un point du secteur côtier compris entre Fenerive et Maroantsetra puis se soient déplacés vers l'intérieur parce que les régions littorales étaient déjà occupées. Leur marche vers l'Ouest a dû être interrompue par des étapes rendues nécessaires par les difficultés du relief et la présence hostile de la forêt.

(26) MAYEUR N. : *Voyage au pays d'Ancove*, ouvr. cité, p. 159.

(27) MAYEUR N. : *Id.* p. 159.

(28) MAYEUR N. : *Id.* p. 122.

Le gradin intermédiaire de l'Ankay (vallée du Mangoro), reconnu déboisé dès le XVI^{ème} siècle, a très bien pu servir d'étape provisoire grâce à son aspect ouvert et son relief subhorizontal. On peut donc supposer un temps d'arrêt plus ou moins long dans cette région pendant lequel les Hova, obligés d'assurer leur subsistance, auraient appliqué leurs méthodes sur les terres non occupées par les *Antsianactes* (Sihanaka). Cette cohabitation ne devait pas poser de problèmes majeurs : à partir du moment où il reste des terres disponibles, l'établissement de nouveaux groupes humains est accepté par les populations plus anciennement installées suivant certaines conventions. Leguevel de Lacombe l'a remarqué au XIX^{ème} siècle :

« Chacun a le droit de s'établir où bon lui semble mais le terrain ne lui appartient que jusqu'après la récolte » (29).

De cette interpénétration, il serait résulté une symbiose de certaines coutumes et des principes de culture. Après le départ des Hova vers les altitudes supérieures, certains faits de civilisation auraient survécu tels que la technique des fossés et le contrôle de l'eau bien que n'étant pas conservés dans leur intégralité. Cette hypothèse expliquerait que les fossés sihanaka étaient, à l'origine, moins élaborés que ceux pratiqués par les Hova et le contrôle de l'eau moins parfait, essentiellement basé sur le drainage. Encore aujourd'hui, l'infrastructure hydraulique sihanaka s'avère moins minutieuse que celle des Merina et des Betsileo.

P. Vérin avec qui nous avons ouvert oralement la discussion et qui pencherait pour cette explication, a recherché les anciens sites de villages fortifiés pour essayer d'établir la voie empruntée dans la direction Est-Ouest. Il semblerait que le trajet inférieur de la progression merina aurait suivi la vallée du Maningory (exutoire naturel du lac Alaotra vers la côte Est) tandis que l'arrivée sur les Hautes Terres se serait effectué par la clairière naturelle de Mangamila (Sud-Est d'Anjozorobe) dans laquelle la densité d'anciennes fortifications est surprenante. Ces sites, abandonnés aujourd'hui, ont fait l'objet d'une étude spéciale par P. Vérin qui a pu dater certains d'entre eux comme remontant au XIV^{ème} siècle.

Cette supposition est à rapprocher du détail relevé par Leguevel de Lacombe. En 1830, il disait déjà que *la ressemblance des Antancayes (Bezanzano) avec les Hova donne lieu de penser qu'ils ont une origine commune* (30).

Ces différents raisonnements sont autant d'indices capables de nous aider à imaginer l'arrivée et l'installation des Merina ainsi que la mise en place de leur système agricole intensif, celui-ci faisant partie intégrante de leur patrimoine coutumier.

Mais qu'en est-il des Betsileo ? Sont-ils des descendants de certaines ramifications merina ? Ou ont-ils leur propre origine et leur propre histoire ?

(29) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar, ouvr. cité, Tome I, chap. VII, p. 106.

(30) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id Tome I, p. 10.

Pourquoi ne pas concevoir, avec des auteurs récents (31), une remontée parallèle à celle des Hova mais située beaucoup plus au Sud ? Un itinéraire naturel suit la vallée de la Sandrananta qui traverse la forêt tanala et peut déboucher en altitude dans la haute vallée de la Mananantanana (partie méridionale du Betsileo). Son environnement montagneux aurait formé les limites du premier royaume betsileo, celui d'Arindrano (32). Ce nom, par sa composition même, indique peut-être que les ancêtres des Betsileo avaient déjà la maîtrise de l'eau. Les autres royaumes, le Lalangina (haute vallée de la Matsiatra), l'Isandra (vallée de l'Isandra) et le Manandriana (Nord-Est du Betsileo) ne sont connus que plus tard, à partir du XVII^{ème} siècle, pour leurs pratiques rizicoles étonnantes. Un des rois de Lalangina, Andrianonindranarivo, s'est ainsi imposé à ses sujets au XVIII^{ème} siècle, en multipliant l'usage de l'*angady* et en développant les techniques déjà connues du drainage et de l'irrigation. Vers 1795 ce roi a dit, dans un discours prononcé contre l'envahissement des groupes du Nord :

« Les Imeriniens cherchent à s'emparer des royaumes voisins ; nous, mettons-nous au travail des rizières, fumons-les pour que le riz réussisse bien. La meilleure poudre pour résister à nos ennemis, s'ils viennent nous attaquer, c'est l'abondance du riz » (33).

Il reste à déterminer si les techniques rizicoles spécifiques aux Hova et aux Betsileo ont une origine commune ou si elles proviennent de deux foyers de civilisation distincts ? Les débats restent ouverts, l'état des connaissances n'étant pas suffisamment avancé dans ce domaine. Puisse l'archéologie amenée un jour prochain à donner une réponse, malgré l'ampleur des travaux que ces recherches susciteraient.

*
* * *

II. L'EXTENSION DE LA RIZICULTURE DU XVI^{ème} AU XVIII^{ème} SIECLE

Après une longue période obscure au cours de laquelle seule l'existence de la riziculture peut tout au plus être vérifiée, il apparaît plus facile à partir du XVI^{ème} siècle, de suivre l'extension du riz à la surface de l'Ile.

Les textes anciens apportent de nombreux témoignages sur la présence du riz et sa place primordiale parmi les produits d'échange. Par ailleurs, à l'aide d'une série de documents cartographiques anciens, regroupés par

(31) LABATUT F., RAHARINARIVONIRINA R. : Madagascar, étude historique, ouvr. cité, p. 27.

(32) *Arindrano* : du mot composé « *Iarina-rano* » = région abondante en eau ou irriguée (*Iarina* = bien pourvu de ; *rano* = eau).

(33) Tradition de *Lalangina*, citée par Dubois dans Labatut F., Raharinarivonirina R., ouvr. cité, p. 76.

Alfred Grandidier dans le volume consacré à l'histoire de la Géographie de Madagascar, nous avons essayé, en retenant les plus expressifs d'entre eux, de localiser en surcharge les principales zones rizicoles et leur développement de siècle en siècle.

Ces esquisses de cartes sont loin d'être exhaustives. Les formes des côtes encore peu précises et surtout le manque de renseignements concernant certaines régions donnent de Madagascar un tableau sans doute peu conforme à la réalité. Les zones peu explorées avant le XVII^{ème} siècle par exemple, figurent sous forme de suppositions. Par contre, le dessin paraît moins approximatif pour les secteurs connus, ceux qui correspondent aux arrières-pays des lieux de mouillage les plus fréquentés : c'est dans cet esprit que nous nous sommes reportée bien des fois à l'analyse du commerce de traite qui se développa sur les côtes malgaches dès le XVI^{ème} siècle.

A) ESQUISSE DES PREMIERES REGIONS RIZICOLES CONNUES AU XVI^{ème} SIECLE.

Dès 1500 et les années suivantes, plusieurs navires portugais ont été amenés à fréquenter les côtes : le secteur nord-ouest, l'emplacement actuel de Diego-Suarez, la région de la basse Matitanana au Sud-Est, furent ainsi reconnus puis explorés. C'est de cette époque que date la première tentative sérieuse de cartographie due à Pedro Reinel (34) en 1517 : la carte montre des contours plutôt fantaisistes mais révèle assez correctement les taches de peuplement. L'île, baptisée alors Saint-Laurent, ne semble occupée et par conséquent cultivée que dans les trois zones précédemment mentionnées et relativement bien mises en place sur le document. Quant au reste du pays, il apparaît vide : en effet, les essais d'explorations dans l'Ouest n'eurent lieu qu'à la fin du siècle tandis que l'intérieur du pays était encore inconnu des Européens.

Aux lieux d'accostage, après les premiers contacts établis, des traités d'amitié, plus ou moins bien respectés d'ailleurs, se nouaient entre les étrangers et la population locale. Ce genre de pacte représentait le passe-droit nécessaire à l'établissement des négociations commerciales qui s'organisaient sous forme de troc. Les produits les plus recherchés étaient le riz, le bétail, les esclaves échangés contre de la verroterie et des étoffes. Le trafic, déjà amorcé du temps des Arabes, se poursuivit en se concentrant dans quelques établissements. Un des postes les plus fréquentés au début du XVI^{ème} siècle était, par exemple, *Manzalagem*, situé dans la baie de la Mahajamba. Mais le commerce grandissant dans les villes du Nord-Ouest se trouva rapidement en concurrence avec celui de la baie d'Antongil découverte un peu plus tard.

Ce nouveau point de relâche était particulièrement apprécié par les navigateurs pour son double avantage : l'abri naturel du fond de la baie

(34) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Vol. I, pl. 6.

et les possibilités de ravitaillement en riz qui étaient estimées plus importantes qu'ailleurs.

La carte de Berteli (35), dessinée cinquante ans plus tard, en 1567, ne mentionne pas encore le nom de la baie d'Antongil. Mais déjà cette zone apparaît beaucoup plus peuplée que sur le document de Pedro Reinel où la région semble déserte. Nous en déduisons que le peuplement de la côte orientale s'est étendu vers le Sud ; de même la façade occidentale n'est plus entièrement vide. Par contre, dans l'intérieur du pays, il n'y a encore nulle trace de vie humaine. C'est apparemment le seul point où Berteli est en contradiction avec les historiens contemporains tel Guillaume Grandidier. Ce dernier affirmait dans son «*Histoire de Madagascar*», que le pays au sud de Tananarive était habité par des peuplades qui *se sont adonnées à la culture* et que les rois résidant à Alasora avant Andrianjaka avaient déjà établi des digues le long de l'Ikopa pour empêcher les eaux du fleuve d'inonder les plaines voisines et permettre d'y cultiver le riz (36).

Malgré ses insuffisances, la carte de Berteli apparaît remarquable par la densité des phénomènes représentés, en particulier par la figuration du relief et des cours d'eau : autant d'obstacles majeurs à la pénétration humaine mais significatifs de l'extrême cloisonnement naturel du pays. Ces éléments sont à l'origine de la dispersion des divers groupes humains établis et de leur long isolement qui a favorisé le maintien à travers les siècles de leur originalité. Quant aux agglomérations indiquées par Berteli, mises à part celles de l'Ouest et du Sud, elles sont situées conformément à la réalité soit au fond des baies dans le Nord-Ouest, soit le long des fleuves sur la côte Est où la position en bordure de la mer était jugée trop dangereuse. Chacune d'elles devait être le centre ou le débouché d'une petite zone cultivée en riz, dont les deux plus importantes étaient la baie d'Antongil et la baie de la Mahajamba. Ces données nous ont amenée à essayer de cerner sur ce fond de carte ancien, l'extension probable de la riziculture au XVI^{ème} siècle (Carte N° 2). Les limites apparaissent incertaines en raison de l'imprécision même du document mais le bilan des régions rizicoles est expressif : leur étendue relativement faible nous porte à croire que l'élevage était, à cette époque, prédominant par rapport à la culture du riz.

Néanmoins, tous les récits historiques concordent sur ce point : le développement rapide des échanges commerciaux fait passer le riz du stade de culture vivrière encore peu commercialisée à celui du premier produit de troc.

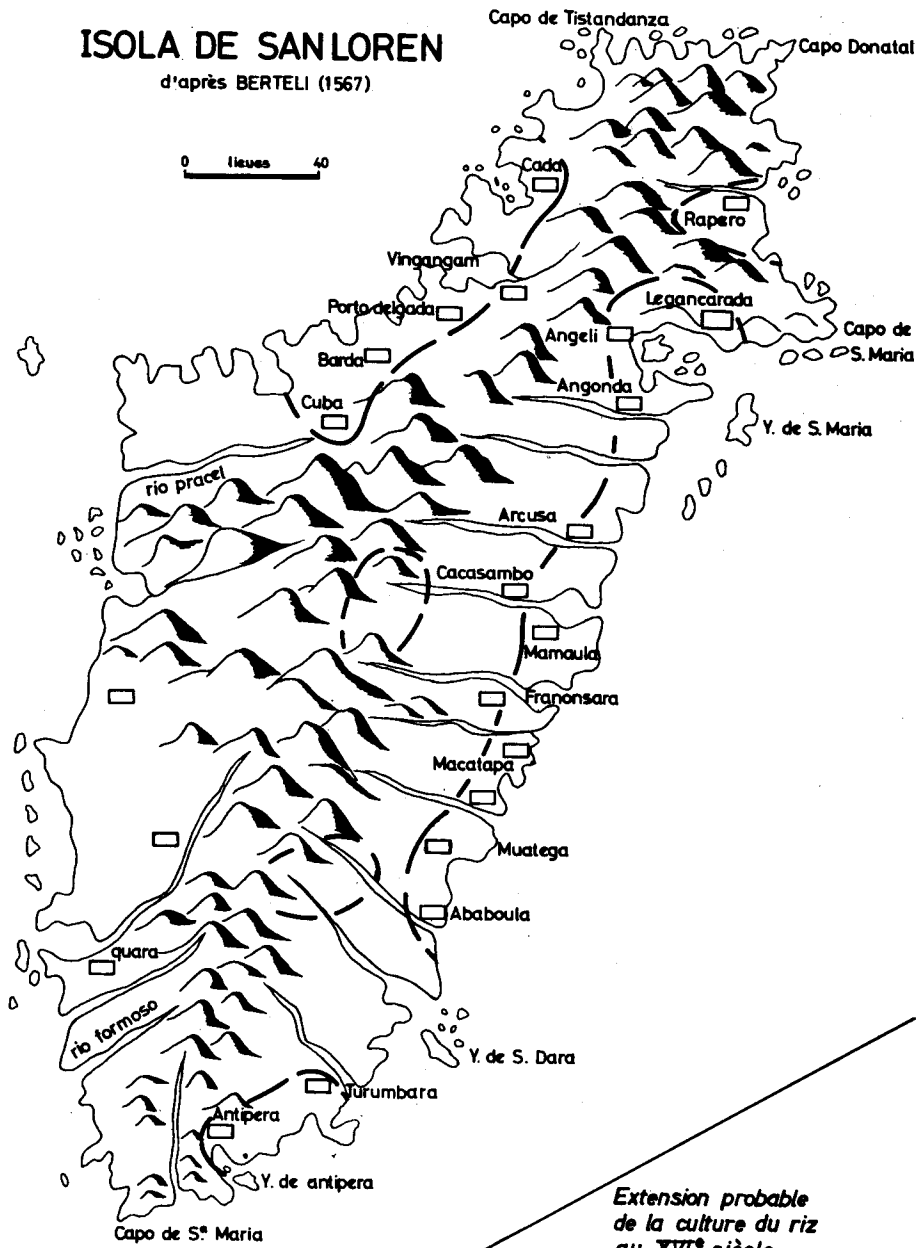
(35) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Vol. I, pl. 11-A.

(36) GRANDIDIER G. : Histoire politique et coloniale de Madagascar, ouvr. cité, Vol. V, Tome I, p. 57.

ISOLA DE SAN LOREN

d'après BERTELI (1567)

0 lieues 40



○ Limite de secteur à
riziculture diffuse

Le 27 janvier 1596, les Hollandais débarqués dans la «baie d'Antongil», alors qu'ils étaient commandés par l'amiral Coméris de Hautman négocièrent :

« 700 livres de beau riz avec une ration supplémentaire s'élevant à 1 200 livres de riz, le lendemain, dans trois villages différents... chacun apportait dans son panier une livre de riz pour laquelle on donnait quatre ou cinq grains rouges, blancs ou bleus (valant 0,15 Fr les cinq) mais ils aimaient mieux les bleus... » (37).

Ce genre de relation écrite ne caractérise pourtant pas tous les lieux touchés : le Sud-Ouest, par exemple, se révèle encore en 1595 sans intérêt pour le commerce. Une description des rives de l'Onilahy confirme l'absence de riz dans la région :

« Ils ne sèment ni ne moissonnent. Ils vivent seulement de poisson, hormis les plus riches qui ont du bétail... Leurs aliments ordinaires sont du poisson, des dattes (tamarins) et du lait... » (38).

Quant aux Hautes Terres, aucune preuve écrite datant de cette époque ne l'affirme mais nous supposons que certains noyaux de peuplement sont déjà mis en place : les ancêtres des Merina sont installés dans la région d'Anjzorobe et continuent leur progression vers le Sud-Ouest tandis que les premières générations betsileo sont fixées dans le bassin d'Ambalavao et amorcent leur extension vers le centre-Nord. Leur genre de vie est basé sur la culture du riz irrigué dont ils connaissent les techniques hydrauliques : pourtant celles-ci ne deviendront pleinement efficaces que très progressivement : au fur et à mesure de la maîtrise du milieu orographique.

Par conséquent, à la fin du XVI^{ème} siècle, Madagascar offre déjà des régions aux ressources bien différenciées : le Sud et l'Ouest apparaissent peu aptes à la riziculture ; les Hautes Terres centrales représentent un monde isolé où les taches de culture sont encore très diffuses ; par contre, les zones côtières semblent les plus productives et de ce fait sont sujettes aux razzias commerciales. Les centres les plus fréquentés sont localisés dans le Nord-Ouest, dans la baie d'Antongil et le Sud-Est.

Par la suite, les points d'achat de riz s'étant multipliés, les activités de troc s'amplifient encore au XVII^{ème} siècle. Ces opérations commerciales sont-elles liées à un accroissement de la population et par conséquent à une intensification de la riziculture ou à son extension dans l'Ile ?

B) LES GRANDES ZONES PRODUCTRICES AU XVI^{ème} SIECLE

Le XVII^{ème} siècle est beaucoup plus riche en mouvements de navires, donc en transactions commerciales. Les Anglais participent désormais au trafic de traite tandis que les Portugais, après avoir subi plusieurs échecs, se retirent. Pourtant, c'est à eux que revient le privilège d'avoir découvert la

(37) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome I, p. 218.

(38) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome I, p. 194.

côte Ouest : entre Boina et Morombé, ils reconnurent successivement les embouchures du Sambao, du Manambolo, du Manombo. Malheureusement, leurs récits ne laissent aucune description du paysage.

Puis les Hollandais et les Français découvrent l'île Sainte-Marie, la baie de Sainte-Luce, l'île d'Assada (Nosy-Be) et explorent à fond la baie de Saint-Augustin. Dans la plupart de ces comptoirs, le système de troc est bien établi mais la côte Est, par sa situation sur la route des Indes, attire davantage les navigateurs.

En 1601, James Lancaster, faisant partie du premier voyage de la Compagnie anglaise des Indes, écrit un mouillage dans la baie d'Antongil :

« Pendant notre séjour (deux mois), nous achetâmes quinze tonnes et quart de riz, quarante ou cinquante paniers de haricots malgaches... » (39).

D'un séjour dans la baie de Sainte-Luce, les Hollandais rapportent à leur tour en 1625 :

« Le roi de la province de Ansoy envoya porter au capitaine par une trentaine de nègres, 50 bœufs, 50 paniers de riz, 50 volailles... Le capitaine lui donna en échange six pièces de toile de coton, quelques couvertures des Indes et quelques étoffes de soie... »

A l'île Sainte-Marie où Guillaume Bontekoe fit relâche en 1613, nous apprenons que la traite ne diminue pas :

« Nous allions tous les jours à terre faire des trocs avec eux ; nous leur apportions des cuillers, des couteaux et des perles de verre ; en échange, ils nous donnaient des bœufs, des brebis, du riz... » (41).

En 1639, le voyageur Mandelslo (42), après avoir exploré plusieurs secteurs côtiers, essaie de résumer les richesses insulaires pour faciliter les possibilités de ravitaillement. L'auteur reconnaît :

« Il y a plusieurs bons havres. Les huit principaux sont :

- la baie de Tsingilogilo (Morombe ?)*
- la baie d'Antongil*
- la baie d'Antipera (Fort-Dauphin)*
- la baie de Saint-Julien (Ampalalaza ?)*
- la baie de Sainte-Marie*
- la baie de Saint-Sébastien (Diego-Suarez)*
- la baie de Saint-Romain (Ranofotsy)*
- la baie de Manatenga (embouchure de Manantenina)*

(39) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome I, p. 279.

(40) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome II, p. 289.

(41) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome II, p. 299.

(42) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome II, p. 437.

La baie de Saint-Augustin ne figure pas encore parmi les lieux de traite. D'autre part, la réputation de certains «havres» décline rapidement à la suite d'une saturation des colifichets européens distribués par le troc. C'est le cas de la baie d'Antongil où, en 1646, le troisième Gouverneur hollandais de Maurice constata après son passage que :

« L'étain et les grains de corail n'étaient plus de bons objets de troc car le pays (baie d'Antongil) en regorgeait et ces objets ne s'usent pas et ce qu'il fallait, c'était des étoffes pour vêtements dont il indiqua à ses chefs les sortes les plus convenables » (43).

J. van der Meersch pose ainsi le problème du renouvellement nécessaire de certaines monnaies d'échanges. Et, à partir de 1650, les négociations occasionnent désormais plus de frais. Le riz devient un produit de valeur pour lequel il faut fournir des étoffes, des couvertures de laine ou des armes.

Dès la même époque, l'île d'Assada (Nosy-Be) complète la liste des comptoirs connus :

« Dans la baie d'Assada, les Arabes viennent chaque année charger plusieurs boutres de riz qu'ils achètent avec des arquebuses, des couteaux et des étoffes indiennes » (44).

En même temps, les relâches dans la baie de Saint-Augustin ne donnent que peu de résultats sur le plan commercial. En 1663, Joachim Blank dépeint l'inefficacité d'un voyage hollandais en matière d'échanges :

« Les Hollandais crurent qu'ils trouveraient du riz en grande quantité mais pendant les cinq semaines qu'ils y passèrent, ils ne purent se procurer que quatre charges et demi de fèves et de cajans (pois d'Angola) » (45).

A partir de la seconde moitié du XVII^{ème} siècle, si les régions intérieures sortent du domaine des hypothèses (c'est le cas de l'Imerina) (46), les zones côtières, elles, semblent de mieux en mieux connues. A ce propos nous devons mentionner tout particulièrement deux auteurs : le commerçant François Cauche et le gouverneur E. de Flacourt, qui entreprennent de s'établir dans le Sud de l'île. Le premier y séjourna de 1638 à 1640, le second de 1648 à 1658. Leurs écrits sont riches de renseignements divers autant sur les difficultés de leur entreprise que sur leurs voyages et leurs expériences vécues.

(43) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome III, p. 196.

(44) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome III, p. 265.

(45) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome III, p. 306.

(46) Traditions orales recueillies par le R.P. Callet dans « *Tantaran'ny Andriana...* », ouvr. cité.

E. de Flacourt, par exemple, a dressé dans son « *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* » (47), un véritable répertoire des régions traversées en précisant leurs ressources. Pour ne pas le reproduire sous forme de bilan fastidieux, nous avons tenté de cartographier sur le fond de carte établi en 1656 par Flacourt lui-même, tous les éléments concernant la culture du riz (Carte N° 3).

Apparaissent ainsi, soulignés par un tireté simple, tous les secteurs reconnus par l'auteur comme *pays fertiles en riz, montueux ou non* ; le tireté double cerne les régions pour lesquelles une indication plus précise est donnée telle que : *les habitants qui sèment du riz partout, le plantent deux fois par an...* Cela ne signifie pas qu'il y avait double culture annuelle sur les mêmes terres mais simplement coexistence des deux systèmes agricoles, *tavy* et culture sur *horrac (horaka)*. Nous insisterons aussi sur le caractère imparfait de cet essai cartographique qui montre deux types d'insuffisances : d'abord, Flacourt n'a pas exploré toute l'île et n'a bien connu que la côte Est et le Sud ; d'autre part, n'étant pas géographe, l'auteur s'est contenté de décrire les différents pays sans en donner une délimitation précise, en se basant parfois uniquement sur un axe hydrographique ou sur des points de repère tel qu'un nom propre définissant un groupe humain établi. Il en résulte de notre part, une interprétation bien empirique mais malgré tout expressive et plus précise que celle correspondant aux données incomplètes du XVIème siècle.

La carte ainsi élaborée, montre de façon générale, une intensification du peuplement, divisé en clans ou en royaumes, dont les limites s'appuient toujours sur des barrières naturelles. Les ressources agricoles sont bien définies : l'élevage prédomine dans l'Ouest et le Sud où les *Mahafalles*, les *Sakalaves* et les *Karimboles* sont essentiellement pasteurs ; la riziculture, au contraire, demeure l'activité principale de la côte Est, y compris à Sainte-Marie.

Ce schéma correspond aux renseignements rédigés par Flacourt : il décrit effectivement le Sud, de la baie de *Mandrerei (Mandrare)* à l'anse de la *Matsiatra* (côte Ouest), comme un pays *sec et aride où il ne se sème aucun riz mais où le bétail est très beau et il y en a grande quantité*. Une exception est cependant signalée :

« *Le long de la rivière Youghlahé (Onilahy), le pays est très beau et les habitants y cultivent du riz et autres choses nécessaires à la vie* ».

La côte Est, au contraire, est dépeinte dans son ensemble comme *un pays très fertile en riz dont se détachent pourtant deux régions : la province de Matatane (Matitanana) qui est la plus fertile, la plus cultivée et aussi la plus peuplée, puis l'île Sainte-Marie dont la terre est très féconde et où les habitants sèment du riz partout, le plantant deux fois par an*.


(47) FLACOURT E. (de) : Histoire de la Grande Ile de Madagascar, ouvr. cité.



ISLE DE MADAGASCAR


Pl. 3

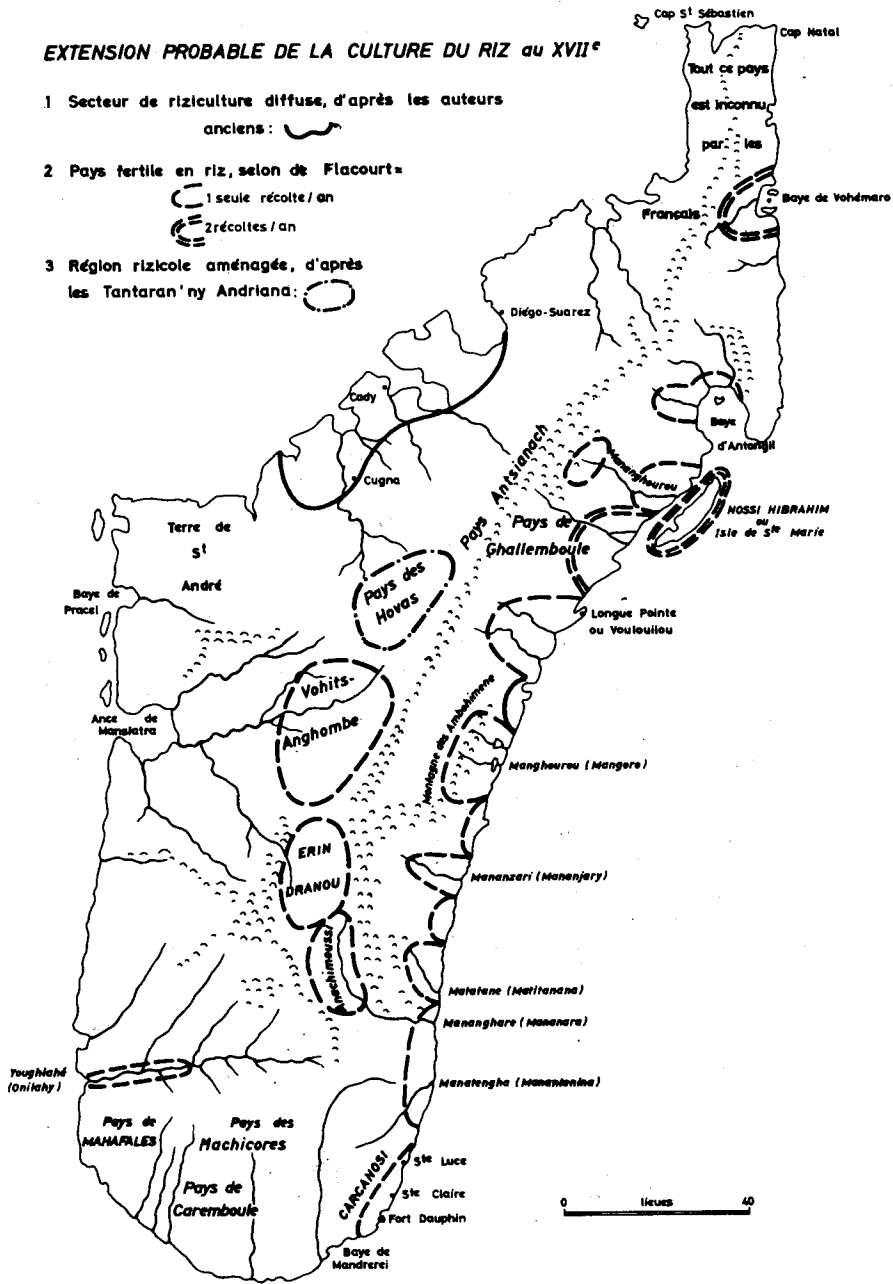
d'après de FLACOURT (1656)

EXTENSION PROBABLE DE LA CULTURE DU RIZ au XVII^e

1 Secteur de riziculture diffuse, d'après les auteurs anciens: 

2 Pays fertile en riz, selon de Flacourt:
 1 seule récolte/an
 2 récoltes/an

3 Région rizicole aménagée, d'après les Tantaran'ny Andriana: 



Aucune indication ne transparaît cependant sur le système de repiquage qui caractérise le Sud-Est actuel. Il semble par conséquent que cette technique perfectionnée par rapport au semis direct sur *horaka*, ne serait apparue qu'après le XVII^{ème} siècle, résultant vraisemblablement de la pression démographique.

Enfin, sur les Hautes Terres, Flacourt reconnaît trois régions *très peuplées et très riches en riz* : le pays des *Eringdranes* (Arindrano), celui des *Anachimoussi* et celui des *Vohits-Anghombes* (Vohitsomby). Elles correspondent sans doute aux premiers royaumes betsileo, réputés depuis longtemps pour leurs terres à riz *équitablement réparties entre les sujets et soigneusement cultivées*. G. Grandidier le confirme en écrivant que les canaux d'irrigation des rizières se multipliaient déjà sous l'influence du roi *Andrianonindrarivo* vers 1650 (48).

Malheureusement, il nous manque des données sur le pays des *Hovas* et tout le Nord-Ouest. Flacourt l'avoue lui-même :

« De là, en avant, n'ayant eu aucune connaissance, je n'en dirai pas davantage, nul Français n'y ayant encore été voyager, ni en guerre, ni en marchandise (pour le commerce)... ».

Nous pouvons combler ces lacunes sur le Nord-Ouest, par les récits des navigateurs étrangers qui fréquentaient au moins deux comptoirs importants : *Cady* et l'île d'*Assada*.

Tandis que pour l'Imerina où les explorations européennes étaient encore trop rares à cette époque, nous avons eu recours à une autre source historique : les *« Tantaran'ny Andriana »* c'est-à-dire les contes relatifs à la dynastie des rois *Andriana* recueillis oralement puis rédigés par le R.P. Callet (49).

L'aménagement hydraulique des plaines de Tananarive et leur mise en valeur progressive daterait de la dynastie des rois qui régnerent à partir de 1575. La transformation des marais en rizières serait l'œuvre du roi *Ralambo* puis de ses successeurs dont *Andrianjaka* resté célèbre par sa ténacité : *Je ferai l'impossible pour que ce marais finisse par produire du riz*. Ce fut le début de la mise en valeur du *Betsimitatatra*, déjà organisé collectivement : les travaux consistaient en défrichement, en « creusement » de fossés au sud d'*Analamanga* (Tananarive) pour faire écouler les eaux et en construction de digues le long de l'*Ikopa*. Les successeurs continuent à leur tour l'assèchement, augmentent les surfaces cultivées et prolongent vers l'aval de l'*Ikopa*, les digues de protection construites *contre la famine comme un rempart* (50).

(48) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Vol. V, Tome III, p. 9.

(49) CALLET (R.P.) : *Tantaran'ny Andriana eto Madagasikara*, ouvr. cité.

(50) GRANDIDIER G. : Histoire politique et coloniale de Madagascar, ouvr. cité, Vol. V, Tome I, p. 60.

Le réseau de drainage, désormais mieux contrôlé, permet de faire deux récoltes de riz par an (51), avec un léger décalage entre les deux saisons de culture : les terres hautes portaient le *vakiambiaty* tandis que les terres basses de la plaine étaient occupées par le *vary aloha*, les deux cultures étant basées sur le repiquage, tâche généralement terminée par le sacrifice d'un bœuf.

Ce schéma de culture intensive ne caractérise pas encore au XVII^{ème} siècle, le pays sihanaka. Constitué de noyaux humains hétérogènes, il forme pourtant dès cette époque, le *pays vivant* (52) qu'ont découvert les différents voyageurs européens. L'élevage est la préoccupation principale mais l'agriculture importe également : un système de drainage permet l'exploitation des terres hautes situées à la périphérie de la cuvette.

A partir de tous ces témoignages, il devient possible de dresser un bilan caractérisant la fin du XVII^{ème} siècle.

Le riz s'est largement développé dans l'île, excepté dans l'extrême-Sud et dans l'Ouest au point de donner lieu à des courants d'exportation dirigés vers l'Afrique. Et, ce qui paraît encore plus important, une différenciation très nette semble s'établir entre les types de cultivateurs : il existe déjà de vrais riziculteurs mais leurs récoltes ne font pas l'objet d'échanges tandis que les agriculteurs qui cultivent le riz sans technique intensive, alimentent le commerce de traite avec leurs excédents de production. Cette situation paradoxale va se continuer jusqu'au XVIII^{ème} siècle.

Parmi les vrais riziculteurs, il faut citer les *Hovas du Nord* (Merina) et les *Hovas du Sud* (Betsileo) dont la culture minutieuse va de pair avec des aménagements hydrauliques surprenants pour l'époque ; notons cependant une nette avance des Betsileo dont le pays est déjà plus étendu, plus peuplé et politiquement mieux organisé que l'*Ancova* (Imerina) où l'autorité politique, militaire et économique ne fait que s'établir.

Dans la même catégorie, à un niveau technique cependant moins élevé, nous devons mentionner les Antaimoro, situés à l'embouchure de la Matitanana. Leurs rizières sont déjà travaillées collectivement sous le règne d'Andriamandla qui avait entrepris l'assainissement des marais. Puis, sur le même plan technique que les Antaimoro, il faut citer les Antaisaka groupés le long de la basse Mananara. Ils fondent au XVII^{ème} siècle leur premier royaume. Celui-ci se trouve centré sur Vangaindrano dont l'environnement de marécages, drainé puis transformé progressivement en rizières, constitue ce *pays fertile* dont parle Flacourt.

A l'opposé de ces royaumes aux sujets laborieux, les Sihanaka, malgré leurs travaux hydrauliques, continuent à semer le riz directement dans le marais à l'image des populations de la côte Est. C'est, paradoxalement, le

(51) RALAIMIHOATRA E. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité, Tome I, p. 96.

(52) RALAIMIHOATRA E. : Id. pp. 30-31.

pays betsimisaraka, entre *Chalemboule* et Antongil, qui semble le plus productif et le plus actif par sa participation au trafic de traite. Tous les témoignages l'affirment : les navigateurs français venaient continuellement y faire des achats de riz. Pour le ravitaillement de Fort-Dauphin par exemple, des chargements de cent à cent cinquante barriques de riz étaient courants, du moins jusqu'en 1668.

Est-ce aussi la côte Est qui serait devenue de façon imprévue le fournisseur des premières semences de riz malgache introduites en Amérique du Nord ? En effet, l'année 1699 est une date marquante dans le passé rizicole de l'Ile car :

« Du riz de semence a été porté de Madagascar à Charleston en Caroline et (que) c'est de cette semence que sort tout le riz de Caroline. Le capitaine d'un brigantin qui venait de Madagascar en a donné en effet, en cette année 1699, à un nommé Woodward qui l'a planté avec succès et bientôt le riz a été cultivé dans toute la province. Grâce à l'introduction de cette céréale, les nombreux marais de Caroline se sont changés en champs fertiles » (53).

Ce long transfert au-delà des mers préfigure peut-être des exportations à longue distance qui vont faire la renommée du riz malgache dès le XIX^{ème} siècle. Auparavant, la colonisation française dans les Mascareignes voisines, va déjà influencer la production rizicole et modifier certaines situations régionales à partir du XVIII^{ème} siècle.

C) LE XVIII^{ème} SIECLE OU L'APOGEE HISTORIQUE DE L'EXTENSION DU RIZ

Dès les premières années du XVIII^{ème} siècle, certains documents font état de l'existence de nouvelles zones rizicoles situées cette fois sur la façade occidentale de l'Ile et prenant activement part au commerce de traite qui caractérise désormais tous les lieux d'accostage.

En 1719, après la relâche du navire « Barneveld » de la Compagnie des Indes Orientales, le secteur compris entre Morondava et Maintirano est décrit comme producteur de riz :

« Les quatre principaux officiers du navire... exposèrent au roi de cette partie de la côte qu'ils seraient aisés s'il daignait leur permettre d'acheter du riz et d'autres vivres à un prix raisonnable. Il consentit mais à la condition que les achats ne se feraient qu'en échange de mousquets et de poudre et il fixa à deux mousquets le prix d'un bœuf et à un mousquet les cent livres de riz. Les Hollandais jugeant ces prix excessifs, lui dirent qu'ils ne donneraient qu'un mousquet par bœuf. Finalement, le roi demanda pour deux corbeilles de riz qui pouvaient contenir chacune 21 à 22 livres, un petit baril de poudre de 8 livres ce qui mettait le prix de chaque corbeille à 24 ou 25 stuivers (2,40 à 2,50 Fr.

(53) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome III, p. 449.

puisque chaque livre de poudre valait environ 0,60 Fr.). Ils cèdent à ces exigences pour le troc du riz car ils avaient le plus urgent besoin de riz ». Le troc fut effectivement conclu le lendemain, soit « 600 corbeilles de riz (6 300 livres) contre 1 200 livres de poudre et 11 bœufs contre 22 mousquets » (54).

Ces 6 300 livres de riz représentaient un volume extraordinaire. Mais il ne doit pas faire illusion. Le riz n'étant encore que partiellement destiné à l'exportation vers les côtes d'Afrique. De fait, ce genre de stock était avant tout conservé comme provision de bord et si le navire était de dimensions importantes, il n'y avait de réserves que pour quelques mois. Néanmoins, cette relation nous fait penser que le secteur ainsi décrit correspond vraisemblablement à la basse Tsiribihina. Or, à la même époque, les Sakalava sont réputés pour ne manger *ni sel, ni graisse, ni riz, ni pain* (55) bien qu'ils cultivent le riz dans les marais et que les récoltes leur servent de points de repère pour dater les événements familiaux :

« Comme cette époque — la récolte — est une de celles qui se fixe le mieux dans leur mémoire, elle sert à calculer leur âge et celui de leurs enfants : ils peuvent à une ou deux près, évaluer le nombre d'années qu'ils ont vécu » (56).

Cette transposition de faits sociaux situés par rapport aux dates importantes du calendrier agricole est restée courante chez certaines populations rurales traditionnelles comme les Betsileo. Faut-il en déduire que, dès le XVIIIème siècle, des migrations intérieures auraient amené des groupes de riziculteurs à se fixer sur les terres peu occupées de l'Ouest ? Ou bien devons-nous croire que les Sakalava, malgré leur spécificité pastorale, se seraient mis à la culture du riz, non pas dans le but d'assurer leur subsistance, mais dans celui, plus lucratif, de participer au trafic de traite ?

Le système de troc est effectivement implanté chez les Sakalava dès 1721. De Bucquoy (57), le reconnaît à cette date, en dressant une liste des principaux ports de l'île où les navires peuvent relâcher et faire du commerce. Ils sont au nombre de huit :

<i>Côte Ouest</i>	<i>Côte Est</i>
— le port de Manambuque (Tambohorano)	— l'île Sainte-Marie
— le port de Parsello (baie de Rafimenta Tsiribihina)	— la rade de Rantabe (en face de Sainte-Marie)

(54) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome V, p. 12.

(55) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome V, p. 30.

(56) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome V, p. 38.

(57) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome V, pp. 141-142.

- le port de Santiago (baie d'Antseranambe)
- la baie de Saint-Augustin
- la baie d'Antongil
- la rade de Vohemar.

Ces différents ports, nous avons tenté de les fixer sur un document cartographique datant de 1775 dont l'auteur, Mannevillette, est le premier à donner de Madagascar une forme se rapprochant enfin de la réalité. Mais nous avons dû compléter cette liste (Carte N°4) par d'autres comptoirs au trafic également important et fréquemment signalés dans les récits de l'époque : celui du Boina dans la baie de *Bombétoke* où le navire hollandais « De Brack » acheta en novembre 1741 3 024 livres de riz en échange de sept mousquets et, deux jours plus tard, 2 592 livres de riz contre six mousquets (58) alors qu'à la même époque, le mouton de riz appelé *garce*, du poids de 70 q acheté en baie de Tulear avait coûté une valeur de 40 piastres (un bœuf = deux piastres) (59).

Plus tard, à partir de 1780, le courant d'approvisionnement en riz et en bétail à destination des îles de France et Bourbon, a bien démarré. Le ravitaillement provient, en grande partie, des ports de *Sainte-Marie*, *Foulpointe* et la baie d'*Antongil* (60) qui, sur la côte Est, semblent peu à peu évincer les autres lieux d'échanges situés plus au Sud. L'explication de cette prééminence qui s'affirme n'est pas évidente. Nous pensons cependant à deux éléments de réponse possible : d'une part, les lieux de mouillage des pays *Matatane* ou *Mananghare* situés dans l'embouchure des fleuves sont peu sûrs, sans véritable baie protectrice ; d'autre part, ces régions sont déjà au XVIIIème siècle, les plus peuplées de la côte, ce qui laisse de faibles possibilités d'excédents. D'ailleurs, l'abbé Rochon le précise lui-même :

« Le lieu le plus fréquenté par les Européens se nomme *Foulpointe*. Les vaisseaux se procurent à *Foulpointe* toutes sortes d'approvisionnements à bas prix et en abondance ; les marchés sont bien garnis... » (61).

En effet, dès 1792, tandis que la localité de *Tamatavi* (Tamatave) est née mais demeure pendant plusieurs décennies une simple bourgade sans le moindre trafic, *Foulpointe* s'impose comme le centre commercial le plus important de toute la côte Est : *Foulpointe est le centre d'exportation des bœufs et du riz* (62), les centres secondaires demeurant *Fenerive*, *Antongil*, *Fort-Dauphin* et *Sainte-Luce*. Le prix des échanges reste variable mais le riz n'atteint pas la valeur qui le caractérise sur la façade occidentale : alors

(58) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Tome VI, pp. 177 et 182.

(59) GRANDIDIER A. et G. : Id. Tome V, p. 250.

(60) ROCHON A. : Voyage à Madagascar, ouvr. cité, p. 151.

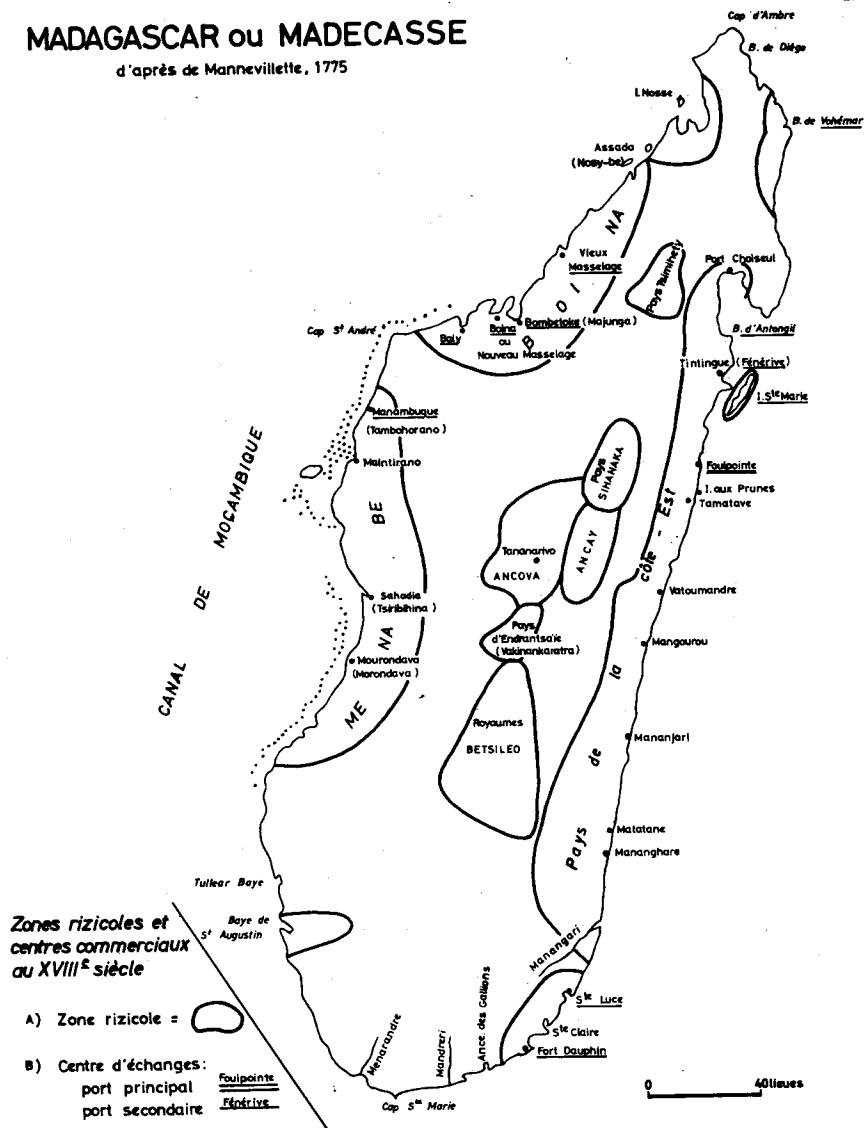
(61) ROCHON A. : Id. p. 261.

(62) DESCHAMPS H. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité, p. 83.

PL.4

MADAGASCAR ou MADECASSE

d'après de Manneville, 1775



qu'à l'Est un bœuf équivaut à un fusil, un chapon à un couteau, une mesure de riz blanc (12 livres) s'échange contre cinq onces de poudre seulement, à l'Ouest les deux corbeilles de riz coûtent un baril de poudre.

La côte Ouest, réputée surtout pour le trafic des bœufs et des esclaves, commerce néanmoins du riz. Les ports les plus touchés à cette époque sont :

« Nosy-Be, le vieux Masselage (Mahajamba), Bombetoke (Majunga), le nouveau Masselage (baie de Boina) et la baie de Baly... ; et, plus au Sud, Maintirano, Sahadia (embouchure de la Tsiribihina) et Morondava » (63).

Quant aux régions de l'intérieur, composées de l'Ancova (Imerina), du pays d'Endrantsale (Vakinankaratra) et du Betsileo, elles sont enfin décrites après avoir été traversées, en particulier par Mayeur. Après un premier voyage entrepris en 1777 sous les ordres de Benyowski pour aller reconnaître les objets d'échanges, Mayeur décrit son admiration à la découverte des plaines de riz et conclut :

« L'objet principal de la traite serait donc le riz s'il y avait un débouché par eau jusqu'au bord de la mer » (64).

Effectivement, le royaume hova est alors dirigé par Andrianampoinimerina ; son gouvernement sage, rusé et efficace, a poursuivi le développement de la culture dans les plaines de Tananarive. L'appel de *Nampoina* est resté célèbre :

« Je vais diujsen les terres à riz en hetra et vous les distribuer à raison de un hetra (65) par homme ; ainsi, chacun de vous, pauvre ou riche, humble ou puissant, aura de quoi se nourrir... Par hetra vous paierez un impôt de tapa-bary (66) ou isam-pangady (67)... En outre des terres à riz, vous avez des lohasaha (68), des vallons propices à la culture du manioc, ainsi que du tampon-tanety (69), des côteaux : que chacun de vous les attaque avec ardeur mais je veux que vous ne preniez pas plus de terre que vous n'en pouvez cultiver... » (70).

Pour mener à bien sa politique rizicole et inciter ses sujets au travail, le roi réorganise les institutions basées sur le travail collectif. Celui-ci devient

(63) DESCHAMPS H. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité, p. 84.

(64) MAYEUR N. : Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres..., ouvr. cité.

(65) *Hetra* : étendue de rizière jugée suffisante pour nourrir une famille : il produisait de vingt à cent *vary*, soit de 30 à 150 hl de paddy.

(66) Impôt en nature au moment de la récolte équivalent à un boisseau et demi de paddy.

(67) Impôt du chef de ménage.

(68) Tête de vallon.

(69) Terre de *tanety*.

(70) GRANDIDIER A. et G. : Collection d'ouvrages anciens..., ouvr. cité, Vol. V, Tome I, p. 109.

réglementé : tous les membres d'un *Fokonolona* doivent prêter le serment du *dinanasa* (71), accord de base pour entreprendre les tâches en commun, digue ou canal. Le membre qui n'a pas rempli sa part de labeur est exclu de la collectivité après avoir payé un bœuf de dédommagement.

Les responsables de ces collectivités sont investis par le roi d'un pouvoir spécial de contrôle et deviennent les *vady-tany* (72). Ces contrôleurs sont chargés de répartir les tâches entre les groupes ou les clans. Pour stimuler leur ardeur, Andrianampoinimerina généralise un système de pari, le *lokampanompoana* (73) selon lequel la collectivité qui termine ses travaux bien après le clan rival est obligatoirement à l'amende : celle-ci peut atteindre des sommes énormes s'élevant jusqu'à mille piastres, l'équivalent à l'époque de 250 zébus. Les *vadin-tany* effectuent des inspections fréquentes pour déceler les nouveaux propriétaires incapables de mettre leurs terres en valeur. Celles-ci sont aussitôt cédées temporairement aux groupes qui en manquent. Mais le rôle des *vadin-tany* ne concerne pas seulement la culture. Il s'étend jusqu'à la commercialisation. L'organisation de la vente du riz amène Andrianampoinimerina à créer les *tsena* (74) où les échanges doivent se régler honnêtement grâce à un système de poids et de mesures nouvellement institué. Pour empêcher les vols et la spéculation, l'organisation de la distribution est également prévue en cas de disette : pendant les périodes de soudure, par exemple, les veuves et les orphelins sont les premiers à bénéficier de la denrée disponible.

Tout le règne d'Andrianampoinimerina est ainsi caractérisé par un dirigisme économique étonnant qui a porté ses fruits, au moins dans le domaine agricole (75). A sa mort, tout le Betsimitatatra se trouve aménagé ainsi que l'aval de la plaine de la Mamba (Carte N°5). L'Ikopa est suivie d'une digue allant d'Alasora à Firantsahana et les canaux d'irrigation doublent désormais les canaux de drainage. L'extension des rizières a entraîné un tel accroissement de la production que quelques années plus tard, après un voyage à Tananarive, Leguevel de Lacombe raconte :

« Le riz qui n'exige aucun soin, est tellement abondant qu'un sac pesant de 70 à 80 livres ne revient pas à un Kiroubou (1/4 de piastre = 1,25 Fr. de notre monnaie)... Le peuple d'Emyrne est forcé de consommer ou de laisser perdre, parce qu'il ne peut expé-

(71) Convention collective.

(72) Représentant du roi qui avait la charge de contrôler les terres du royaume.

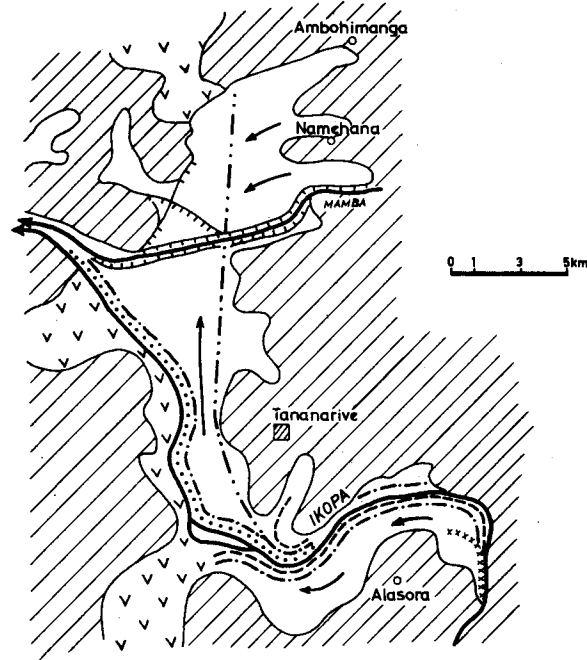
(73) Pari de servitude.

(74) *Tsera* = marché. Voir DONQUE G. : Le Zoma de Tananarive, étude géographique d'un marché urbain, in *Madagascar Revue de Géographie* NOS 7 et 8.

(75) Ces précisions concernant les réformes agricoles appliquées par Andrianampoinimerina sont extraites d'une série d'émissions radiophoniques de Radio-Université (Tananarive) faites en 1964 par Philibert Rabenja sur « Le règne d'Andrianampoinimerina ».

LA MISE EN VALEUR DU BETSIMITATRA DU XVI^e au XVIII^e siècle

(D'après G. Mantoux, R. de M. n° 39 - 40, p. 12)



A) Digues construites par =

- ***** Ralambo (1575 -1610)
- Andriantsitakatrandriana (1630-1650)
- Andriamasinalona (1675-1710)
- .-.-.- Andriambolanambo (1730-1760)
- TTTTTTTTTT Andrianampoinimerina (1787-1810)
- Restoration par Andrianampoinimerina

B) Les zones naturelles :

- ////// Collines de l'Imerina >1455 m
- ∇ ∇ ∇ Zones marécageuses résiduelles

dier ses productions dans les ports où il trouverait pour elles un débouché facile » (76).

Mais l'œuvre d'Andrianampoinimerina ne se ramène pas exclusivement à l'aménagement du Betsimitatatra, dont il s'était d'ailleurs réservé la meilleure part : en effet, les rizières les plus proches, celles qui étaient situées au pied de la colline de Tananarive à l'emplacement du quartier actuel de Mahamasina, appartenaient à la famille royale tandis que leurs bœufs étaient parqués tout près de là, à Tsimbazaza.

Pour circonscrire son royaume et en faciliter la surveillance, le roi fait également construire plusieurs villages dont l'environnement est aussitôt transformé en rizières. Imerimandroso, par exemple, a été créé dans le but d'assurer la garde de la frontière occidentale.

Pendant ce temps, avant que la domination merina ne s'étende vers le Sud au-delà du Vakinankaratra, le pays betsileo est toujours divisé en quatre royaumes distincts : l'Arindrano, le plus ancien (bassin d'Ambalavao), l'Isandra (vallée de l'Isandra), le Lalangina (cours supérieur de la Matsiatra) et le Manandriana (au sud d'Ambositra) (Carte N°6). Tandis que l'Arindrano ne parvient pas à s'unifier en raison des querelles intérieures entre les différents princes locaux et que le Manandriana, par sa position excentrique vers le nord, a été absorbé par l'Imerina à la fin du XVIIIème siècle, les deux autres royaumes, au contraire, sont en plein développement.

Le XVIIIème siècle est, en effet, une période de prospérité pour l'Isandra dont le roi Andriamanalimbe avait déjà noué des relations commerciales avec les localités de la côte Est. Le riz était ainsi, en quelque sorte, réservé à l'exportation tandis que les habitants se nourrissaient de patates et autres tubercules (77).

Le Lalangina, de son côté, entame une période de paix sous le règne d'Andrianonindranarivo. Ce roi donna un nouvel essor à l'agriculture :

« La culture du riz fut étendue. Les corvées auxquelles le peuple était astreint furent consacrées à l'aménagement des canaux de drainage dans les bas-fonds. Le roi prit des mesures contre les oisifs et condamna les vagabonds à l'esclavage. Il transforma le Lalangina en un pays riche qui faisait l'admiration des voisins » (78)

La même réputation rizicole caractérise encore deux régions : le pays d'Endrantsaïe (Vakinankaratra) dont Mayeur admire les terres bien cultivées et le riz superbe ; et le pays antsianacte (Antsihanaka) où le riz mûrit en quatre mois bien que les habitants ne le repiquent pas mais le sèment directement dans le marais.

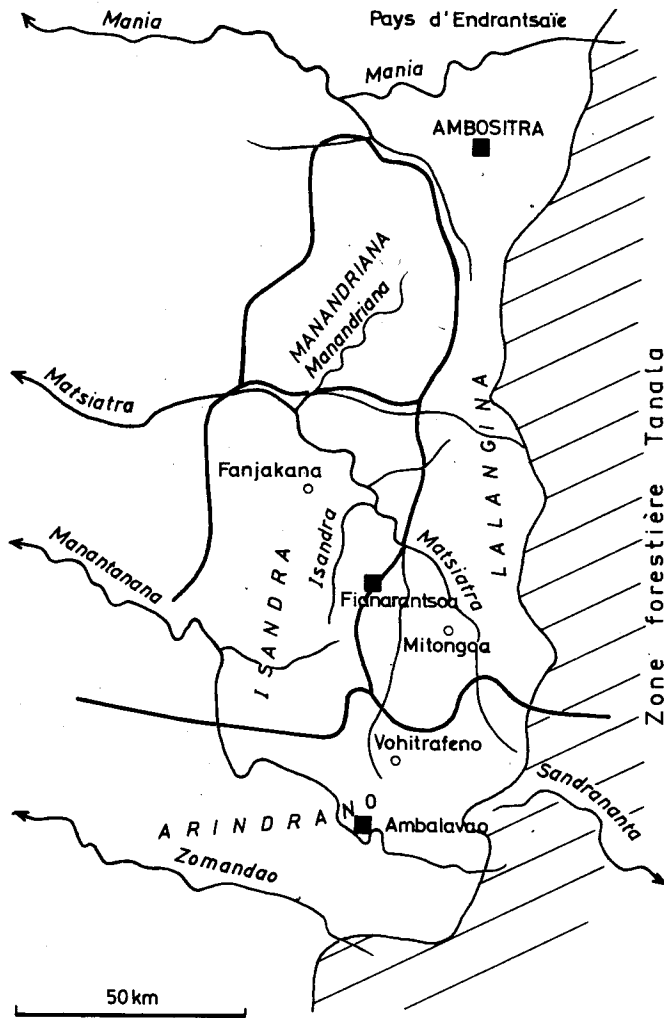
(76) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, Tome II, p. 34.

(77) RALAIMIHOATRA E. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité, p. 21.

(78) RALAIMIHOATRA E. : Id. p. 24.

LES ROYAUMES BETSILEO au XVIII^e siècle

(d'après F. Labatut, MADAGASCAR étude historique,
NATHAN, Paris 1969, page 72)



- Limite des royaumes
- Ancienne capitale
- Agglomération actuelle

Enfin, plus au Nord, les Tsimihety établis au-delà du seuil de l'Androna sont répartis en petits noyaux indépendants : ils vivent d'élevage et de culture du riz mais sans participer aux relations commerciales avec l'extérieur.

Ainsi, à la fin du XVIIIème siècle, le riz semble répandu dans presque tout Madagascar sauf dans l'extrême-Sud entre l'Onilahy et le pays tanosy. Les méthodes de culture sont bien différenciées : la technique sur brûlis, le semis direct sur marais et la pratique du repiquage sont autant de coutumes bien établies.

Mais il n'y a encore aucun rapport entre les zones de culture intensive et les régions d'exportation : l'Imerina, le Betsileo et tout le Sud-Est sont déjà des régions excédentaires mais les ports les plus actifs sont situés au débouché de pays où *le riz vient sans application* comme celui de Foulpointe, de Sainte-Marie ou de Fort-Dauphin. Ces trois ports vont d'ailleurs souffrir de la concurrence de Tamatave au XXème siècle. De même la renommée des embouchures des fleuves de l'Ouest va décliner en faveur du Nord-Ouest où Majunga et Nosy-Be vont tenir les premières places commerciales.

Il semble donc que le riz ait atteint au XVIIIème siècle une période d'apogée dans son extension historique, stimulée par les effets du système de traite. Mais à partir du XIXème siècle, les données économiques se modifient : certaines régions comme Nosy-Be vont s'imposer par leur spécialisation rizicole au détriment de zones autrefois fortement productrices (Sainte-Marie) ; tandis que la riziculture amorce une nette régression dans d'autres secteurs (Vohemar-côte Ouest) en faveur de l'élevage. Cette situation va-t-elle se maintenir pendant la période contemporaine ?

III. LA PERIODE CONTEMPORAINE : LE DEVELOPPEMENT DE LA RIZICULTURE DEPUIS LE DEBUT DU XIXème SIECLE.

Avec la période contemporaine, Madagascar entre dans une phase de profondes modifications politiques et économiques qui entraînent des changements notables dans le domaine agricole.

C'est en grande partie la personnalité du roi Radama Ier qui se trouve à l'origine de ces transformations : désirant poursuivre la politique de conquête et d'unification du pays entreprise par son père, il tenait à s'assurer le concours des étrangers pour ne pas manquer ni de poudre, ni de balles ! Or, avant de continuer leurs relations commerciales avec Radama, les Anglais avaient décidé de lui imposer la suppression de la traite des Noirs (traités de 1814 et de 1815) ce qui interdisait désormais l'importation ou l'exportation officielle des esclaves (79). Après bien des hésitations,

(79) Malgré les accords avec les Anglais, il semble que la traite se soit poursuivie de façon clandestine pendant tout le XIXème siècle. Madagascar était surtout ravitaillée depuis le Mozambique et réexportait les esclaves vers les Comores, Nosy-Be et La Réunion.

Radama se laissa convaincre et signa le traité anglo-malgache du 23 octobre 1817.

La réaction des commerçants dispersés sur les côtes fut assez violente. Comprenant alors que son succès dépendait du contrôle par lui-même des activités commerciales, Radama se lança dans une campagne de conquêtes dont tous les points visés correspondaient aux grands ports d'exportation. Son organisation militaire paraît remarquable. Parmi ses innovations, il faut noter la création de postes militaires dans les provinces extérieures avec l'établissement de 500 hommes à Mahabo, 500 à Marovoay, 1 500 à Fort-Dauphin et 2 000 à Tamatave.

« Ces postes avaient parfois un caractère semi-agricole, voire même industriel. A Foulpointe, par exemple, de nombreux borizano (80) furent envoyés avec les troupes pour créer des cultures vivrières et industrielles. Partout, le commerce était allié à l'organisation militaire, les armées participant à la répartition des produits importés » (81).

Dès la mise en place de ces points d'appui merina, le commerce est contrôlé. La primauté du riz s'en est trouvée diminuée, au moins sur la côte Est où l'introduction de nouveaux produits agricoles fit peu à peu reculer, dans certains secteurs, l'intérêt porté au riz.

Enfin, les conquêtes militaires ont eu des prolongements jusque dans les migrations intérieures qui, empruntant les voies ainsi ouvertes, se sont multipliées à partir du XX^{ème} siècle, en courants parfois intenses.

En conséquence, la production rizicole s'est trouvée stimulée dans certaines régions mais freinée dans d'autres où le riz, pourtant, a tenu longtemps la place d'une culture d'avenir.

A) LE RIZ, PRINCIPAL PRODUIT AGRICOLE DE TRAITE AU XIX^{ème} SIECLE.

Le XIX^{ème} siècle est le siècle de l'ouverture du pays merina vers l'extérieur ; c'est aussi le siècle de l'introduction de l'économie monétaire sur la côte Est puis sur la côte Nord-Ouest, avec les conséquences commerciales et les transformations économiques qui en résultèrent.

L'amorce des changements débute très tôt. Dès 1804, avant le jeu des influences anglaises, le général Decaen, Gouverneur de l'Île de France (82) organise rationnellement la traite dans les ports de la côte orientale malgache qui n'avaient été jusqu'alors que de simples entrepôts de bœufs et de

(80) Manœuvre payé à la tâche.

(81) BOITEAU P. : Contribution à l'étude de la nation malgache, ouvr. cité, pp. 92-93.

(82) A cette époque, c'est la France, par l'intermédiaire des Mascareignes, qui intensifia le trafic sur la côte Est.

riz. Il ordonne que *Tamatave* soit choisi comme chef-lieu en place de *Foulpointe* (83). Presque vingt ans après, en 1823 :

« *Tamatave est devenu le principal marché sur la côte Est. Sa population est de 800 à 1 000 habitants. Les établissements de commerce sont de grands magasins bâtis à la manière du pays (feuilles de ravinala) et entourés de palissades* » (84).

Tamatave, autrefois petit village de pêcheurs, prend rapidement de l'importance et devient un véritable port spécialisé dans l'exportation. Cette spécialisation était avant tout volontaire. Pour faciliter le regroupement des produits vers le port, le roi Radama qui sentait l'importance des communications entre les régions côtières avait commencé à faire couper deux pangalanes ou isthmes qui s'opposaient au transport par eau à Tamatave, du riz de la province fertile des Bétanimènes (85). C'est l'origine du canal des Pangalanes et le début des transports lagunaires par pirogues. Dès ce moment, Tamatave joue le rôle de relais par rapport aux localités maritimes dont le mouillage relativement difficile rend l'exportation directe malaisée. Il se trouve ainsi, au sud de Tamatave, deux régions rizicoles excédentaires mais isolées par l'incommodité de leur accès : celle d'*Andévousante* (Andevoranto) et celle de *Vatou-Mandre* (Vatomandry) dont les ports auraient été fréquentés si la passe n'était pas bouchée pendant une partie de l'année par les sables qui s'y amoncellent (86). Les excédents de riz à destination de Maurice et de Bourbon sont chargés sur de petites embarcations appartenant aux commerçants de la côte Est puis expédiés vers les navires mouillés à Tamatave.

Le même type de transactions se passe beaucoup plus au Sud où Fort-Dauphin et Sainte-Luce jouent, en moins grand, le rôle de relais de Tamatave. Le lieutenant de vaisseau Frappaz, au cours de son premier voyage à Madagascar en 1819, l'a parfaitement noté :

« *De Mananzari à Sainte-Luce, les naturels sont navigateurs. Ils viennent à de certaines époques, vendre dans ce dernier endroit le riz qu'ils ont récolté. Ils ont à cet effet de grandes pirogues armées de quatre hommes qui les conduisent tantôt avec des pagayes, tantôt avec une voile carrée sur un petit mât placé au centre de la pirogue. Avec des frêles barques, ils parcourent quelquefois 40 ou 50 lieues de côte* » (87).

(83) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, chap. III, p. 45.

(84) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. chap. I, p. 6

(85) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. chap. III, p. 34.

(86) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. p. 160.

(87) DECARY R. : Les voyages du Lieutenant de vaisseau Frappaz..., ouvr. cité, chap. VIII, p. 54.

Au nord de Tamatave, *Fénérif* (Fenerive) tend à évincer le port de Foulpointe. D'une part, la baie est plus sûre ; d'autre part, les environs moins marécageux produisent beaucoup plus :

« Les deux récoltes de riz que l'on fait tous les ans suffisent pour charger quatre ou cinq bâtiments du port de deux mille tonnes... » (88).

Enfin, le grand bouleversement en matière rizicole concerne l'île Sainte-Marie. Pour mieux saisir l'importance du rôle commercial de cette île, rappelons brièvement les principales dates de son évolution historique.

Reconnue dès le XVIème siècle sous le nom de Nosy Ibrahim, l'île Sainte-Marie ne fut réellement fréquentée par les navigateurs européens qu'à partir du XVIIème siècle et, en particulier, à l'époque de Flacourt, lorsque les Français installés sur la place, s'occupaient de ravitailler en riz les navires qui touchaient l'île. Plus tard, quand Fort-Dauphin fut abandonné (1671) au profit d'Antongil et de Sainte-Marie (car l'effort français se reportait alors sur l'île Bourbon), il s'instaura un trafic continu entre les Mascareignes et ce secteur de la côte Est malgache. Le Gouverneur de Bourbon, David, tenta même d'obtenir la possession de Sainte-Marie et l'île devint effectivement française en 1750 après que l'accord fût signé du côté malgache par la reine Béli, fille du grand roi betsimisaraka. Jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, Sainte-Marie resta ainsi, au même titre que Foulpointe, Fenerive et Antongil, un établissement commercial surtout fréquenté par les Français des Mascareignes. Cette situation ne dura pas. Dès le début du XIXème siècle en effet, la France perdait l'une après l'autre ses positions sur la côte Est. Ce qui est confirmé par Frappaz dès 1822 : « Sainte-Marie est un établissement à peu près perdu » (89). Leguevel de Lacombe révèle de son côté, son désappointement : « L'île Sainte-Marie ne produit presque rien, n'est utile à rien, et cependant elle figure encore sur le budget de nos colonies... Son rivage est désert, ses campagnes sans la moindre trace d'habitation ni de culture... » (90). Non seulement Sainte-Marie ne figure plus parmi les comptoirs de traite mais il semble que la culture du riz soit totalement abandonnée. Faut-il mettre ce déclin sur l'épidémie de fièvre qui régna vers 1820 ou sur l'incurie de l'administrateur Sylvain-Roux qui fit fuir les habitants sur les côtes d'en face ? Toujours est-il que l'économie de Sainte-Marie s'en est trouvée momentanément réduite pour ne redémarrer que beaucoup plus tard avec l'introduction des cultures de plantation dont le giroflier.

(88) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar... ouvr. cité, chap. XIX, p. 274.

(89) DECARY R. : Les voyages du Lieutenant de vaisseau Frappaz..., ouvr. cité, p. 204.

(90) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, chap. XIX, p. 275.

Quant à l'engouement pour la baie d'Antongil, il semble diminuer progressivement en faveur de Fenerive. Sous Radama Ier, le commerce entre désormais dans une période de centralisation portuaire : les commerçants étant installés essentiellement à Tamatave et à Fort-Dauphin, ces deux ports attirent tout le trafic qui, de ce fait, se trouve mieux contrôlé.

La traite, d'ailleurs, devient réglementée : il ne s'agit plus de vendre n'importe quand et à n'importe qui. La vente n'est officiellement ouverte qu'après la récolte, en accord avec le chef local responsable et après fixation des prix d'échanges. Leguevel de Lacombe en décrit parfaitement les rites :

« Tous les ans, quand la récolte est faite, personne ne vend qu'après l'ouverture de la traite par le Chef. Celui-ci convoque un kabar où doivent se trouver ses sujets ainsi que les Blancs qui veulent commercer : là, chacun expose ses raisons ; le Chef écoute tout le monde avec patience..., enfin, il fixe la longueur de la gaullette..., dans le même kabar, il fixe la capacité de la « tante » (panier) à mesurer le riz... elle est reconnue pour mesure légale et sert jusqu'à la récolte suivante... dès le lendemain, il est permis d'acheter et de vendre » (91).

Si l'exportation vers les Mascareignes s'organise en quelques points précis, il n'en demeure pas moins que toute la zone côtière orientale reste productrice de riz : les environs de Foulpointe et de Fenerive, la région de *Mitinandre*, le pays des *Affravarts*, le district de *Manourou* et l'embouchure du *Mangourou* ne diffèrent pas les uns des autres. Partout, le paysage est identique, formé de villages entourés de vastes magasins à riz (greniers) localisés en bordure des plaines fertiles couvertes de plantations de riz. Seul le district de *Manourou* (Mahanoro) semble plus riche que les autres par ses récoltes abondantes pour lesquelles

« Quelques bâtiments de Bourbon et de Maurice s'exposent à mouiller sur un fond de corail où ils perdent souvent des ancres, pour enlever le riz, la cire, le tabac et la gomme copal... Le riz que l'on traite à Manourou est très blanc et de bonne qualité ; c'est le plus beau de Madagascar et le plus estimé des marchands » (92).

Enfin, dans la région de *Mananzari*, le pays *matatane*, le territoire de *Manamboundre* et le pays de *Mananghare*, le riz est aussi beau que dans la région de Fenerive et

« l'on pourrait en traiter autant dans ces ports si les bâtiments de Maurice et de Bourbon allaient y faire des cargaisons » (93).

(91) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, chap. XXIII, p. 273.

(92) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. chap. XV, p. 204.

(93) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. chap. XXII, p. 278.

Cette abondance de riz, caractéristique de toute la côte Est, contraste violemment avec la situation rizicole de la côte Ouest telle qu'elle se présente au XIX^{ème} siècle.

*

* *

Le port de Morondava, par exemple, réputé pour ses exportations de riz au siècle précédent, est tout juste signalé vers 1830 comme *un misérable village habité par des pêcheurs : il contient tout au plus soixante cases* (94).

Lorsque Leguevel de Lacombe a cherché à atteindre la capitale des Sakalava en remontant la rivière *Ména-Bé*, sa surprise ne semble pas feinte :

« Je cherchais en vain ces plaines fertiles dont j'avais si souvent entendu parler ; je ne voyais qu'un pays déboisé, un sol pierreux... » (95).

Le Boina présente, quant à lui, une économie davantage fondée sur le bétail que sur le riz :

« L'ancien royaume du Boina, aujourd'hui province hova, est une des plus fertiles contrées de Madagascar et après Ména-Bé, la plus riche en troupeaux de bœufs, de moutons et de cabris. Les Sakalaves du Nord cultivent peu de riz, quoique leurs terres soient fertiles et propres à la culture ; leur pays produit beaucoup de racines nutritives » (96).

Par contre, l'île de Nosy-Be, dont l'essor commercial avait démarré vers 1650, fait figure d'exception sur la côte Ouest. L'île a, en effet, fourni en 1841, plus de 150 000 kg de riz à l'exportation. Les habitants, essentiellement sakalava, pratiquaient les deux méthodes traditionnelles : le riz sur marais après simple préparation du sol par le piétinage et le riz sur *tavy*, localisé sur les collines. Ce dernier procédé fut interdit dès le début de l'occupation française et rigoureusement défendu dès 1887 :

« Les Sakalava, émotifs, interprètent ces prescriptions comme une interdiction pure et simple de planter du riz... » (97).

L'inquiétude paysanne donna lieu à un courant d'émigration vers la terre malgache que les autorités eurent du mal à freiner pour empêcher qu'il ne s'amplifie davantage.

(94) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : *Voyage à Madagascar...*, ouvr. cité, chap. X, p. 98.

(95) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : *Id.* chap. X, p. 98.

(96) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : *Id.* chap. XV, p. 164.

(97) DECARY R. : *L'île de Nosy-Be de Madagascar...*, ouvr. cité, p. 151.

En 1843, le capitaine Sir John Marshall, après son voyage à Madagascar, confirme tous ces différents faits (98). Ce sont d'ailleurs les premiers éléments chiffrés concernant le trafic du riz. Nous ne ferons que les résumer : Tamatave exporte désormais 2 à 3 000 t de riz tous les ans tandis que Foulpointe, passé au second rang des centres d'exportateurs, n'expédie environ que 150 t à destination de Maurice. Fort-Dauphin dispose d'un contingent qui varie annuellement en fonction des hommes ou des mauvaises récoltes : bon an, mal an, la commercialisation porte cependant sur 150 t. L'île Sainte-Marie, bien que figurant encore parmi les ports fréquentés, ne fournit plus de riz à l'exportation, ce qui prouve bien son déclin dès le milieu du siècle. Enfin, sur la côte Ouest, la baie de Saint-Augustin ne semble réputée, à cette date, que pour ses expéditions de tortues à destination de Bourbon. Majunga, centre de trafic régulier au XVIIIème siècle, traverse à cette époque une impasse dans l'histoire de ses exportations en supportant les conséquences de la concentration des troupes merina dans la ville depuis 1824 : le riz devenu produit rare sur le marché, est momentanément interdit de vente ! L'île de Nosy-Be, au contraire, atteint l'apogée de sa réputation rizicole : ses terres à riz donnent, malgré une population insulaire d'environ 5 000 personnes, des excédents s'élevant à 500 t par an et destinés au ravitaillement des Seychelles et de l'île Bourbon.

Ce rapide tableau est significatif. Il montre qu'au milieu du XIXème siècle, seules les régions côtières sont en mesure de participer aux opérations de vente avec l'extérieur. Qu'en est-il du reste du pays ?

*

* *

Sur les Hautes Terres centrales, l'*Emirne* (Imerina) présente déjà son aspect actuel, au moins dans les environs de Tananarive, admirablement dépeints en 1825 par A. Coppalle :

« Une plaine immense de riz divisée en carreaux plus ou moins verts suivant le degré de maturité ; de nombreux villages placés comme des îles au milieu de cette mer verdoyante, une infinité de canaux et de rivières promenant au hasard dans cette belle plaine leurs sillons tortueux remplis d'une eau limpide... ; une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants occupés les uns aux travaux d'irrigation, les autres à transplanter le riz... tel est le tableau dont jouit l'habitant de Tananarive dans les belles matinées de janvier » (99).

(98) VALETTE J. : Quelques renseignements sur Madagascar en 1843, ouvr. cité.

(99) COPPALLE A. : Voyage dans l'intérieur de Madagascar..., ouvr. cité, p. 42.

D'autres précisions indiquent que la mise en valeur des plaines de Tananarive s'est étendue à l'Ouest jusqu'à *Fénouarrive* (Fenoarivo) où les campagnes sont beaucoup plus fertiles que celles de la capitale (100), vers le Sud-Ouest jusqu'à *Antsaha-Diniteny* (Antsahadinta) et vers le Sud-Est jusqu'à *Masouarive* (Mahazoarivo). Malheureusement, aucune indication n'est donnée dans la direction du Nord : la culture environnait déjà les collines d'Ambohidratrimo et d'Ambohitrimanjaka, gros villages existant déjà au temps d'Andrianampoinimerina. Il semble donc que le riz ait gagné surtout vers le Sud, sur les marécages de la vallée de la Sisaony. Enfin, les vallées situées à l'est de Tananarive ne semblent pas encore défrichées : dans la direction de Tamatave, Coppalle raconte sa découverte d'*Anvatoumalaza* (Ambohimalaza) située à une vingtaine de kilomètres de la capitale où vit encore une population misérable dont la seule occupation est le gardiennage des bœufs.

Ces descriptions de paysages s'appliquent aussi bien à tout le pays betsileo (ce nom regroupant les quatre anciens royaumes a été adopté vers 1815) dont les rizières quadrillées par les canaux d'irrigation ne caractérisent pourtant que les bas-fonds cultivés. Les versants ne semblent pas encore aménagés en terrasses rizicoles et ne sont exploités que sous forme de *tavé* (101). Après 1830, date de la fondation de Fianarantsoa devenue capitale betsileo, les ruraux amorcent un ample mouvement de colonisation agricole. En effet, l'environnement cultivé des quatre capitales royales (Fanjakana, Mitongoa, Vohitrafeno et Vohitromby) ne semble pas se développer davantage. Par contre, les surfaces consacrées au riz augmentent rapidement dans les environs de Fianarantsoa et autour des agglomérations qui se créent le long de l'axe Nord-Sud qui rejoint Tananarive à Ambalavao.

De même, la réputation du pays *antsianaka* (Sihanaka), devenue désormais séculaire, continue à lui être attribuée :

« *Antsianaka est, dit-on, le pays le plus riche de Madagascar : toute sorte de culture y réussit mais le riz, le coton (?) et la canne à sucre s'y font particulièrement remarquer. Si les communications avec la côte étaient plus faciles, je ne doute pas qu'Antsianaka ne devînt un des plus intéressants du monde par son commerce* » (102).

Ce qui ne laisse pas sous-entendre que la culture soit aussi minutieuse que sur les Hautes Terres. En fait, les Sihanaka jouissent dans leur pays, de conditions climatiques et pédologiques exceptionnelles de telle sorte que leurs techniques rudimentaires appliquées sur marais suffisent à donner des

(100) COPPALLE A. : Voyage dans l'intérieur de Madagascar..., ouvr. cité, p. 49.

(101) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, p. 43.

(102) COPPALLE A. : Voyage dans l'intérieur de Madagascar..., ouvr. cité, p. 59.

résultats dépassant leurs besoins. Mais la côte Est est encore trop éloignée pour stimuler un trafic de troc : celui-ci ne s'est développé, à ses débuts, qu'avec le groupe voisin constitué par les *Bezonzons* (Bezanozano).

Il reste à déterminer si le riz s'est enfin développé dans l'extrême-Nord et dans l'extrême-Sud.

*

* *

Dans la zone septentrionale habitée par les *Antancars* (Antankarana) le riz occupe encore peu de surface. Le témoignage de Leguevel de Lacombe nous le confirme :

« Les Antancars n'ont aucune idée de la culture qui, cependant, devrait mieux réussir chez eux qu'ailleurs s'ils voulaient s'y livrer : ils cultivent très peu de riz, des ignames et des citrouilles... » (103).

Quant à la baie de Diego-Suarez, elle offre le port de l'île le plus sain et le mieux abrité. Mais la contrée paraît surtout riche en troupeaux et les principales chances commerciales reposeraient sur la traite des bœufs (104). De fait, Diego-Suarez n'a jamais été un centre de commerce rizicole. A l'heure actuelle encore, le port ne fait que redistribuer sur les marchés de toute cette zone déficitaire les importants tonnages de riz importé.

Dans la zone méridionale, la culture du riz ne semble pas plus avancée qu'au siècle dernier. Parmi les populations du Sud, les Mahafaly, les Antandroy sont des groupes itinérants vivant de la cueillette et de la chasse en suivant leurs troupeaux. Tandis que les Bara amorcent leur évolution : par leur dispersion vers l'Ouest et vers le Nord, ce qui les amène au contact des Sakalava et des Betsileo, ils se mettent progressivement à pratiquer une agriculture rudimentaire dans les vallées. Leur vie sédentaire n'en est pas pour autant organisée et leur préoccupation essentielle se résume à la surveillance de leurs bœufs.

*

* *

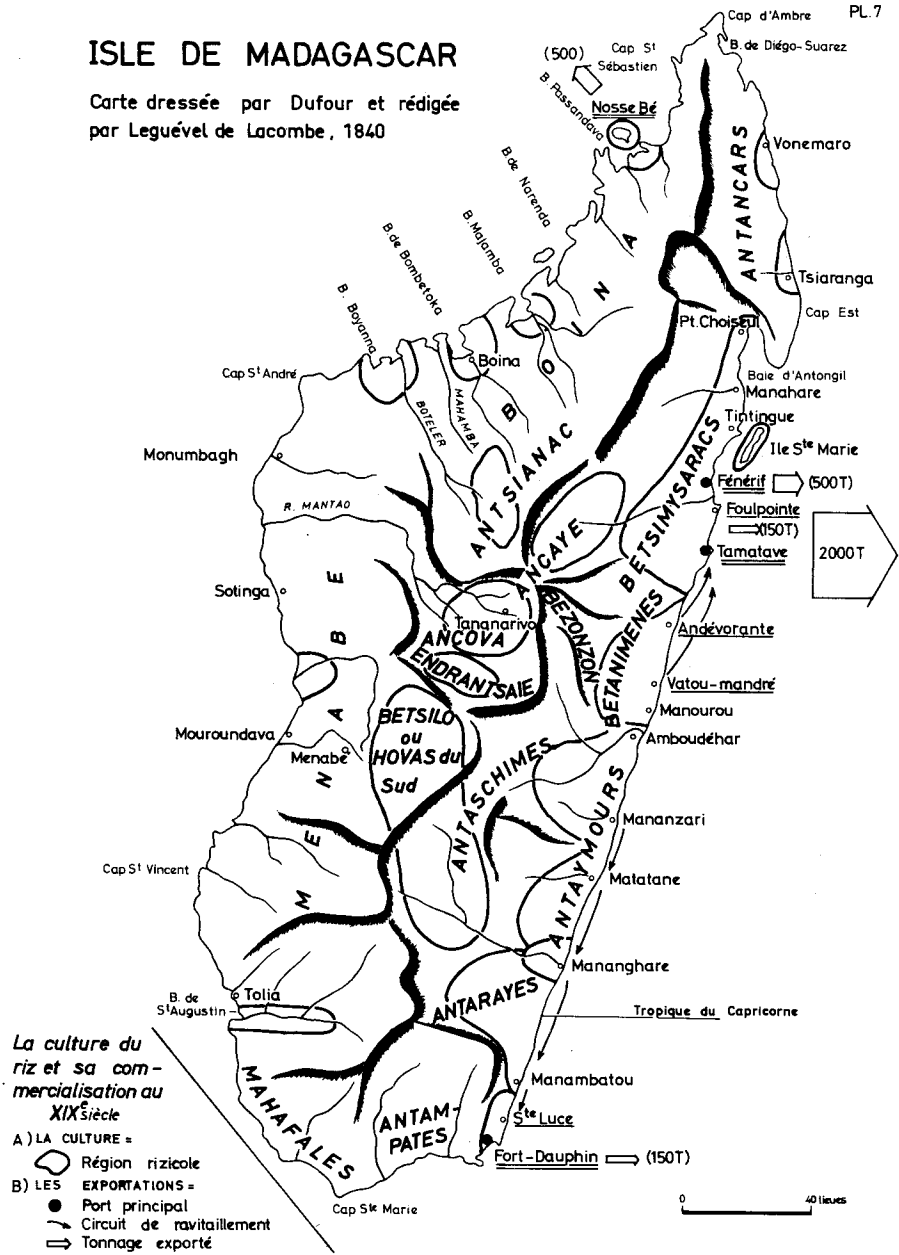
Pour résumer la situation rizicole au XIX^{ème} siècle, nous avons tenté de la cartographier (Carte N°7) sur une carte datant de 1840, dressée par le géographe Dufour mais rédigée par Leguevel de Lacombe. Par rapport au document élaboré sur le XVIII^{ème} siècle, il faut remarquer la forme désormais exacte de Madagascar ainsi que la densité de renseignements donnés par

(103) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Voyage à Madagascar..., ouvr. cité, chap. VIII, p. 68.

(104) LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. : Id. chap. VIII, p. 67.

ISLE DE MADAGASCAR

Carte dressée par Dufour et rédigée par Leguével de Lacombe, 1840



l'auteur. Si l'orthographe est encore approximative parce que phonétique, les régions montagneuses, les axes hydrographiques et les toponymes sont presque bien situés. Mais le manque de place nous a empêchée de distinguer les méthodes de culture.

Celles-ci semblent pourtant rigoureusement identiques aux siècles précédents : le contraste traditionnel demeure entre les pratiques irriguées et repiquées des Hautes Terres et les techniques moins élaborées pratiquées dans le reste du pays.

L'Imerina, par exemple, connaît un repiquage généralisé comme le décrit A. Coppalle :

« Parvenu à la hauteur d'un pied, le riz se transplante brin à brin dans un terrain préparé comme celui destiné à la semence et où on le laisse parvenir à la maturité » (105).

Or, pour tous les travaux agricoles, que ce soient la construction des canaux ou la préparation du sol, l'agriculteur de l'Emirne ne possède qu'un seul instrument, l'angady, « une longue bêche qu'il enfonce péniblement dans une terre dure et tenace » (106). Cet outil date d'Andrianampoinimerina. En deux siècles, il n'y a eu dans ce domaine aucune innovation ! Comment expliquer un paysage rizicole soigneusement élaboré avec aussi peu de moyens techniques, sans faire appel aux traditions agricoles d'une vieille civilisation ? A notre avis, les façons culturales minutieuses, le sens du terrain et de ses possibilités hydrauliques, la forme collective des travaux sont autant de coutumes ancestrales spécifiques d'une société rurale essentiellement rizicultrice. Certes, avec l'adaptation nécessaire au relief, il a pu y avoir au cours des siècles, un perfectionnement des méthodes. Mais ce n'est que dans le détail que l'amélioration de la culture a pu se produire.

Dans le pays betsileo, une évolution identique a pu se matérialiser, stimulée par la pression démographique. A l'origine, seuls les bas-fonds ont été transformés en rizières. Par la suite, il se pourrait que l'aménagement des versants en gradins rizicoles soit devenue pour les Betsileo, la seule solution de survie afin d'accroître leur production vivrière sans être obligés de quitter leur *tanindrazana* : les Betsileo sont, en effet, très attachés à leur terre coutumière et il a fallu attendre le début du XXème siècle pour que les conditions de vie de plus en plus difficiles ne les poussent à accepter l'émigration, ce remède que d'autres groupes avaient déjà inauguré avant eux.

(105) COPPALLE A. : Voyage dans l'intérieur de Madagascar..., ouvr. cité, p. 43.

(106) COPPALLE A. : Id. p. 43.

(107) *Tanindrazana* = terre des ancêtres.

Sur toute la zone côtière orientale, hormis le secteur Sud-Est caractérisé déjà par l'existence de rizières avec leur réseau de drainage, les deux méthodes essentielles de culture sont toujours aussi rudimentaires. A. Coppalle nous le confirme après avoir voyagé entre Tamatave et Foulpointe :

« J'ai eu à traverser plusieurs plantations de riz qui sont bien différentes de celles d'Emirne... Il y a dans les Ambanivoulou, deux sortes de terres à riz : les taves ou défrichés et les ouraka ou marais. Les riz d'ouraka peuvent se cultiver toute l'année parce que l'humidité constante du sol alimente sans cesse la végétation ; mais on a pourtant choisi pour en faire la plantation les mois de juillet et août qui font espérer la maturité en novembre et décembre, époque à laquelle les pluies sont encore rares. Lorsqu'un Betsymisaraka a fait choix de l'ouraka où il veut planter, il y fait courir ses bœufs qui, s'enfonçant dans ce terrain fangeux, le labourent dans tous les sens, mêlant l'eau avec la vase qu'elle recouvre et préparent un aliment substantiel qu'on y dépose immédiatement. C'est à cela que se borne toute la culture de l'ouraka et le cultivateur attend avec patience l'instant fixé par la nature pour recueillir un fruit qui lui a si peu coûté. La culture des taves n'est guère plus pénible mais elle est bien funeste au pays qu'elle déboise sensiblement... Le Betsymisaraka commence par mettre le feu dans les bois qu'il veut planter de riz et aussitôt que les pluies arrivent, les femmes s'en vont jeter la semence sur le terrain inondé qu'elles se contentent de remuer légèrement avec le pied » (108).

Ces phrases nous suggèrent deux remarques : d'une part la tradition agricole semble remarquablement bien ancrée au sein d'une population pourtant en contact avec les étrangers et leur civilisation depuis près de trois siècles. D'autre part, telle qu'elle est pratiquée depuis des siècles, la culture sur brûlis avec son système de rotation pose le problème de la destruction de la forêt. Nous avons pensé qu'il serait intéressant de pouvoir chiffrer la disparition de la végétation naturelle en se référant au taux de boisement actuel de certaines régions sans tenir compte des récents reboisements.

Les chiffres sont en effet éloquentes. Parmi les régions actuellement rattachées à la province de Tamatave, il existe un rapport très net entre l'ancienneté de l'occupation humaine et la forêt qui ne survit que sous forme d'îlots résiduels. Les secteurs les plus anciennement cultivés sont aujourd'hui les plus déboisés : Sainte-Marie a un taux de boisement de 7 %, Mahanoro 8 %, Vatomandry 10 % et Ambatondrazaka 13 %. Tandis que Tamatave, avec 35 % et Fenerive avec 60 %, font partie des secteurs où l'exploitation plus récente de la forêt par le tavy a été moins destructrice.

La pratique séculaire du tavy a donc fait des ravages dans la zone forestière orientale. Une autre habitude, pastorale cette fois, apparaît aussi dangereuse : ce sont les feux de brousse répétés en saison sèche pour assurer l'alimen-

(108) COPPALLE A. : Voyage dans l'intérieur de Madagascar..., ouvr. cité, p. 62.

tation du bétail. Aussi, dans les régions où il y a coexistence de l'élevage et de la riziculture, une des deux activités se trouve naturellement défavorisée par rapport à l'autre dès que l'accroissement démographique se fait sentir. Cet antagonisme constant entre les deux systèmes agricoles est à l'origine de certains phénomènes de sédentarisation qui se sont produits à cette époque.

En effet, à la fin du XIX^{ème} siècle, toutes les populations de l'île connaissent le riz et le cultivent sauf les Antandroy et les Mahafaly. Mais certains groupes d'éleveurs ont subi une évolution dans leur genre de vie par rapport aux siècles précédents.

Ainsi, l'exemple des Sakalava est à souligner : il reste sans aucun doute des survivances de la culture permanente qui s'est répandue dans l'Ouest avant le XVIII^{ème} siècle et la preuve réside dans le fait que les Sakalava sont aujourd'hui de grands propriétaires terriens ; d'autre part, ceux-ci sont volontiers consommateurs de riz. Mais pour pallier l'absence périodique de la céréale, ils se contentent aussi bien de laitages que de tubercules ou de racines. Par conséquent, après avoir été stimulée au XVIII^{ème} siècle par un intérêt purement économique et commercial, la riziculture serait aujourd'hui en régression si des immigrants n'étaient pas venus assurer le relais en reprenant des terres restées longtemps en friches.

D'autres groupes, au contraire, sont venus peu à peu à la culture du riz grâce à la proximité de riziculteurs dont la vie sédentaire bien établie avait valeur d'exemple : les Bara, par leur coexistence avec les Betsileo dans la vallée d'Ihosal, ont imité point par point les méthodes ancestrales de leurs voisins.

Ces deux cas nous amènent à étudier un fait nouveau : le rôle des migrations intérieures dans l'extension des zones rizicoles. En effet, à partir d'un fait purement militaire, les conquêtes de Radama, les facilités de déplacement se sont multipliées à la suite des informations orales sur les vastes possibilités du pays : certaines populations se sont alors mises en marche à la recherche de nouvelles terres à exploiter. Ces grands courants de migrations spontanées ont été renforcés par l'implantation contrôlée de colons étrangers attirés par ce nouveau domaine tropical où bien des facilités leur étaient offertes par le Gouvernement français. Les résultats sur le plan rizicole ont été rapides mais réellement tangibles à partir du XX^{ème} siècle seulement.

B) LE DEBUT DU XX^{ème} SIECLE OU LA MISE EN PLACE DE NOUVEAUX FOYERS PRODUCTION.

Madagascar se trouve sous le contrôle de la France depuis 1895. Malgré bien des difficultés, une nouvelle organisation politique et administrative se met en place. Galliéni, en particulier, fait porter tous ses efforts sur le développement économique et sur la force militaire. La production rizicole prend un nouvel essor résultant de deux types de mesures efficaces qui méritent d'être rappelées :

Au point de vue économique, la loi du 9 mars 1896 accorde aux colons des concessions de terre qu'ils peuvent obtenir par vente, par location ou à titre gratuit ; au point de vue administratif, le pays se trouve divisé en circonscriptions permettant dès 1900 de baser toute tentative de recensement sur un cadre rigoureux. Ces deux mesures vont effectivement nous permettre de retracer l'évolution rizicole jusqu'à nos jours, à partir de 1904, date du premier recensement des surfaces cultivées.

En 1904, la population entière de l'île est estimée à 2 700 000 habitants. Or, elle est jugée *numériquement insuffisante par rapport à l'étendue de l'île pour en assurer, à elle seule, la mise en valeur* (109). Cet état d'esprit explique logiquement les efforts entrepris pour attirer dans l'île des entreprises agricoles privées. En effet, à cette date, la mise en valeur du pays est encore très discontinue. Voici la situation résumée par A. You lui-même : (110).

« Parmi les peuples les moins civilisés, il faut distinguer : les Sakalaves (environ 100 000) établis à l'Ouest, de Morondava à Analalava et parfaitement réfractaires à la culture ; les Masikoro qui se livrent à la culture et les Vezo qui vivent de la pêche à l'aide de pirogues à balanciers ; les Mahafaly et leurs voisins les Antandroy qui n'acceptent le travail que lorsqu'ils y sont absolument contraints parce qu'ils possèdent d'immenses troupeaux susceptibles d'être l'objet d'échanges commerciaux ; les Antanosy, cultivateurs ; les Bara, peu enclins aux travaux agricoles ; les Tanala qui demeurant dans les bois des hautes vallées du Mananjary et du Matitanana, chassent et se nourrissent de gibier, de miel, de tubercules, de racines ; la hache est à la fois leur seule arme et leur principal instrument ; les Bezanozano, dans la vallée du Mangoro, resteraient volontiers dans l'oisiveté la plus absolue s'ils ne devaient pour assurer leur existence, cultiver pendant quelques semaines leurs rizières et en opérer la récolte ; les Tsimihety, qui occupent la région montagneuse des hautes vallées de la Mahavavy, de la Sofia et de la partie orientale de la province de Vohemar, habitent généralement la forêt, élèvent des volailles et des bœufs et cultivent un peu de riz et de manioc ; les Antsihanaka, 40 000 environ, au nord et à l'ouest du lac Alaotra, sont de préférence des agriculteurs, éleveurs ou pêcheurs ; les Antankarana, à peine 30 000, sont éleveurs et vivent principalement de l'exploitation de leurs troupeaux ; les Betsimisaraka sont très sédentaires et pratiquent la pêche et la culture du riz dans la mesure strictement nécessaire pour assurer leur existence.

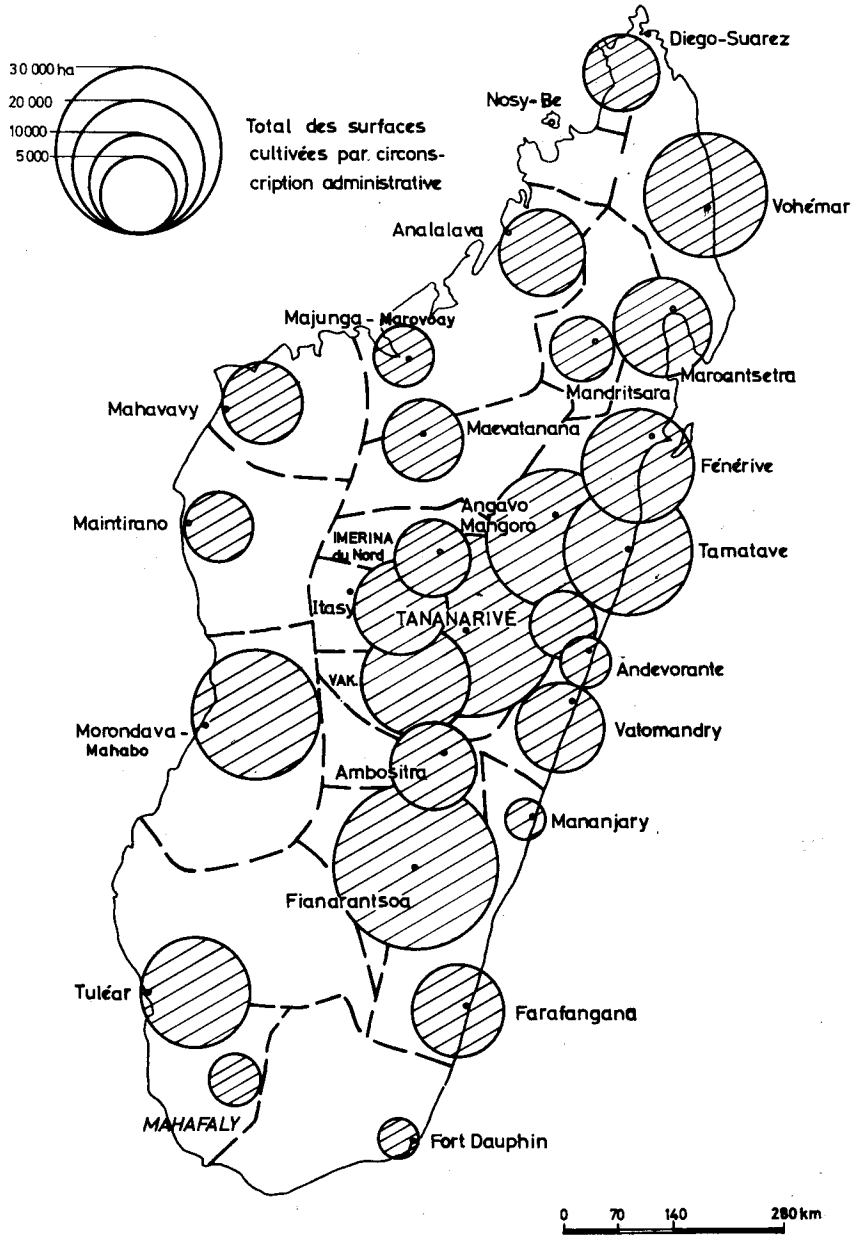
Parmi les peuples « relativement civilisés », l'auteur différencie « les Antaisaka, les Antaifasy, les Antaimoro et les Antambahoaka qui sont des agriculteurs laborieux, les Betsileo (350 000) et les Anti-Merina (850 000), travailleurs et d'habitudes sédentaires : leurs provinces sont les plus cultivées et les plus riches de toute l'île ».

(109) YOU A. : Madagascar, ouvr. cité, p. 39.

(110) YOU A. : Id pp. 20-33.

RIZICULTURE PAYSANNE en 1904

Pl. 8



Ce tableau rapide ne fait que confirmer les aptitudes rizicoles de certaines populations par rapport à d'autres. Pour avoir plus de précisions, confrontons ces renseignements avec la carte n° 8 dressée à partir des statistiques agricoles de 1904 (111).

L'essor de l'agriculture par rapport au siècle dernier apparaît ainsi considérable : environ 290 000 ha sont cultivés. Et, malgré le caractère arbitraire des limites administratives qui fausse la localisation réelle des régions rizicoles par leur regroupement, la carte fait ressortir trois types de zones : une nette concentration des surfaces cultivées autour des deux centres de Tananarive et de Fianarantsoa, une juxtaposition plus lâche des secteurs rizicoles le long de la côte Est et une véritable dispersion de la culture le long de la côte Ouest.

Les Hautes Terres centrales apparaissent désormais les plus cultivées totalisant plus de 100 000 ha. Elles dépassent ainsi les régions côtières qui étaient les plus productrices pendant plusieurs siècles : il semble ainsi s'établir au XXème siècle, une inversion de l'ancienne situation rizicole, le riz devenant enfin le produit des ethnies vraiment rizicultrices.

Dans le détail, des comparaisons inter-régionales sont également intéressantes. Par exemple, la région composée des plaines de Morondava, Mahabo et de la basse Tsiribihina avec une totalité de 19 000 ha, surpasse encore en 1904, les terres fertiles de Marovoay dont 4 100 ha seulement sont exploités. Le secteur d'Analalava compte 9 400 ha cultivés alors que les cuvettes intramontagnardes de l'Ankaizina et de l'Ankaibe ne sont pas encore mises en valeur : à l'heure actuelle, se produit le phénomène inverse, l'Ankaizina ravitaillant par ses excédents la région d'Analalava déficitaire. Au lac Alaotra (18 000 ha), futur grenier rizicole de toute l'île, la culture ne couvre pas encore la surface cultivée dans l'arrière-pays de Tamatave (20 000 ha). Enfin, le riz n'est plus une activité essentielle à Sainte-Marie et à Nosy-Be où la culture paysannale ne porte plus que sur 60 et 10 ha.

Outre ces variations de production d'une région à l'autre, il nous faut souligner l'extension récente du riz sur des terres autrefois parcourues par des éleveurs comme le démontre la carte pour l'arrière-pays de Tulear.

L'explication réside dans l'étude de deux faits nouveaux : l'implantation des colons et les migrations intérieures.

Sans nous approfondir sur les essais malheureux de colonisation réunionnaise sur la côte Est ou sur les tentatives de colonisation militaire, nous devons rappeler les efforts entrepris par les planteurs à titre privé et par les grandes sociétés. Au 1er janvier 1904, le Gouverneur avait attribué 374 concessions rurales à titre définitif, couvrant 40 000 ha, et 3 315 concessions à titre provisoire représentant un total de 149 000 ha. En fait, à cette époque, seules une dizaine de sociétés s'étaient aventurées à investir dans le pays. Peu d'entre elles se sont lancées dans la culture du riz : la conjoncture économique ne

(111) YOU A. : Madagascar, ouvr. cité, p. 572.

le justifiait pas. Le produit était jugé trop peu rentable pour son prix de revient en rapport à son prix de vente : les 100 kg de riz blanc valaient 40 Fr. sur la côte et à peine 25 à 30 Fr. à l'intérieur du pays (112).

Par contre, au niveau des planteurs individuels, quelques domaines se sont créés, fondés sur l'apparente facilité de la culture et sur le recrutement d'ouvriers agricoles, d'origine paysanne, connaissant parfaitement les rites de la culture. Au total, 5 000 ha ont été ainsi attribués mais les surfaces cultivées en riz ont rarement dépassé un total d'une vingtaine d'hectares. Le défrichement par exemple, a porté sur 2 ha à Ambositra, 3 à Maroantsetra, 15 dans les environs de Fianarantsoa, 19 près de Fort-Dauphin et autant dans l'Itasy. Les nouvelles plantations de riz se sont donc peu étendues à l'intérieur du pays. Ailleurs, les points de fixation ne semblent pas avoir été choisis en vertu des qualités pédologiques ou des avantages climatiques de certaines zones mais d'après un critère prédominant, celui de la proximité d'un port dont la réputation était bien établie. Les meilleurs emplacements se trouvaient ainsi réduits à quatre régions :

— région de Majunga	321 ha
— région de Tamatave	409 ha
— île de Nosy-Be	930 ha
— secteur d'Analalava	1 862 ha

La localisation des concessions existantes en 1904 est figurée sur la carte n° 9 où nous avons dû regrouper le total des surfaces défrichées par circonscription administrative n'ayant retrouvé aucun détail concernant le nombre de concessions et leur production individuelle.

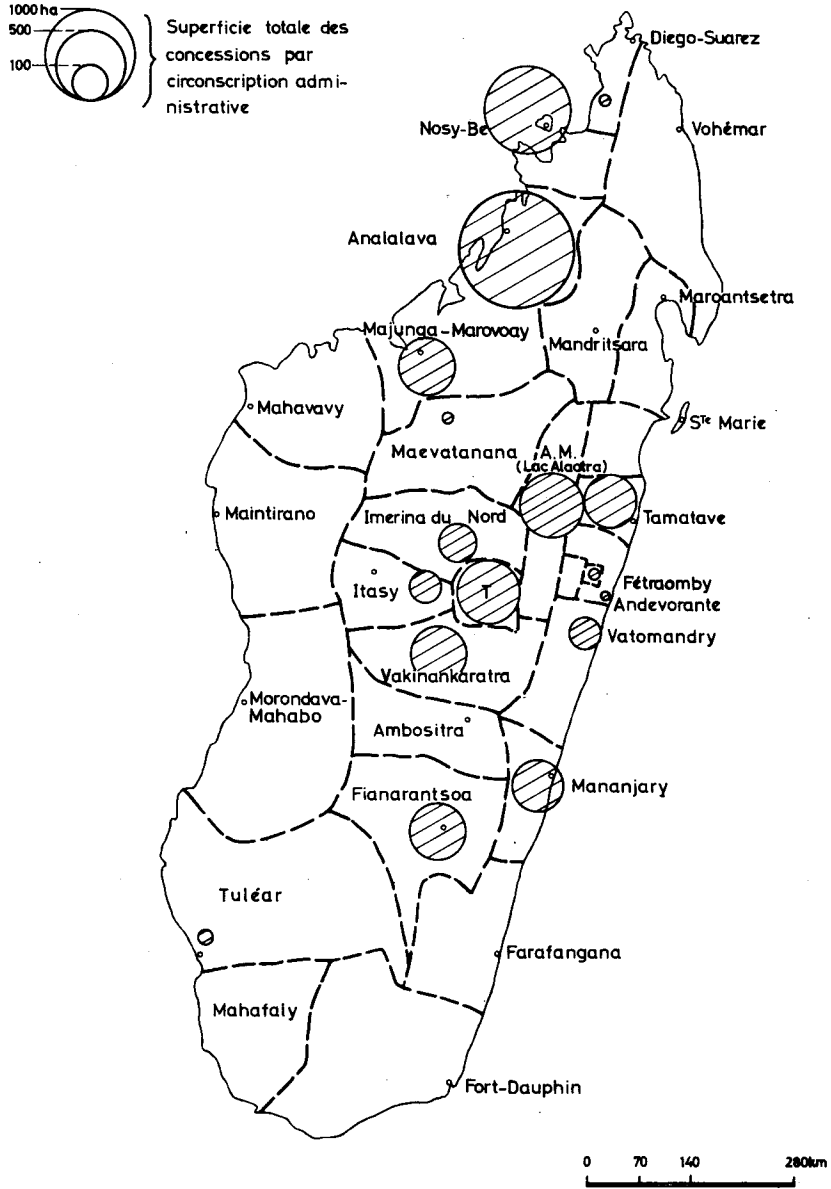
Un bref commentaire de la carte s'impose. La côte Est semble avoir relativement peu attiré les planteurs. C'est une illusion : les domaines sont nombreux mais le café introduit dès 1840 dans la région de Mananjary, le giroflier introduit à Sainte-Marie vers 1820, et la vanille implantée dans le Nord-Est dès la fin du XIX^{ème} siècle sont de bien meilleur rapport et occupent toutes les nouvelles exploitations. Le riz, par contre, reste un produit valable dans le Nord-Ouest tant que la canne à sucre n'a pas encore fait son apparition. Ces conditions expliquent que Nosy-Be compte 930 ha de concessions rizicoles tandis que le riz ne couvre, en milieu paysan, que 10 ha. De son côté, le secteur d'Analalava, alors chef-lieu de province, a suscité l'exploitation de 1 862 ha par des colons étrangers.

Deux autres remarques sont à souligner : la situation rizicole de Sainte-Marie semble désormais irréversible. Si la population locale cultive encore 60 ha de riz, l'île ne dénombre aucun « colon-cultivateur ». Enfin, le lac Alaotra n'a pas encore amorcé sa véritable mise en valeur : il n'y avait en 1904 que 218 ha concédés aux Européens. Même en y ajoutant les 18 460 ha cultivés par les Antsihanaka, nous sommes encore loin des 65 000 ha cultivés en 1969 !

(112) Bulletin Economique de Madagascar du 1er février 1901, mercuriale du 31-12-1900.

LES CONCESSIONS DE RIZ EN 1904

PL. 9



Par la suite, la colonisation continue de progresser jusque vers les années 1950. Il est vrai que le décret du 28 septembre 1926, en aggravant les dispositions prises en 1896, facilite la mainmise sur les terres considérées comme non occupées : *l'Etat français est présumé propriétaire de tous les terrains non bâtis, ni enclos, ni immatriculés ou concédés* (113). Le Gouverneur, ne voyant que les intérêts français, procède même à la délimitation de *périmètres de colonisation* fort étendus, destinés à contenir les concessions européennes tandis que les *Réserves indigènes* étaient accordées aux communautés paysannes. Le partage ne tenant pas compte des propriétés ancestrales souleva de nombreux problèmes et ne fut expérimenté qu'au lac Alaotra où 43 réserves et 38 périmètres de colonisation furent délimités, regroupant respectivement 95 892 ha et 73 883 ha.

Au total, la superficie des concessions agricoles attribuées représentait, en 1951, plus d'un million d'hectares répartis ainsi (114) :

	<i>Malgaches</i>	<i>Français</i>	<i>Etrangers</i>
Concessions provisoires	209 327 ha	1 098 274 ha	61 101 ha
Concessions définitives	64 301 ha	379 868 ha	35 588 ha

Ces exploitations, correspondant à une superficie moyenne de 6 ha pour les Malgaches et de 113 ha pour les Français ou assimilés, n'ont jamais été complètement mises en valeur. Dans l'ensemble, on peut considérer que 5 % des superficies totales ont été consacrés au riz. Ainsi, l'accaparement des terres par les colons ne semble pas avoir été une cause déterminante de l'extension de la riziculture pendant la première moitié du XIXème siècle. Mais, par contre, un second facteur a fortement contribué au développement de la riziculture : c'est la mise en place progressive de groupes de migrants se déplaçant de façon spontanée avec leur famille vers les régions neuves ou faiblement occupées de l'île.

Parmi les premières migrations, les directions principales ont été inaugurées après 1830, par les avancées merina hors de l'Imerina pendant les conquêtes du roi Radama. Certains Merina, suivis de Betsileo, se sont ainsi déplacés vers les points militairement gardés : les régions de Vohemar, de Marovoay, de Mandritsara, d'Ambatondrazaka ont été parmi les premiers secteurs colonisés ainsi que la plaine de Mahabo à l'Ouest et le secteur d'Ambositra-Fandriana exclusivement envahis par les voisins du Nord.

Un nouveau mouvement d'émigration se forme peu après. Il suit la conquête française dont un des aspects positifs est l'abolition de l'esclavage. Après 1895, des familles merina composées d'anciens esclaves, allèrent

(113) BOITEAU P. : Contribution à l'histoire de la nation malgache, ouvr. cité, chap. VIII, p. 223.

(114) BOITEAU P. : Id p. 224.

s'installer dans l'Ouest de l'Imerina et surtout vers les régions côtières dont ils étaient souvent originaires (115). Le point de fixation le plus important fut la basse vallée de la Betsiboka où les terres alluviales, encore peu défrichées, attirèrent les trois-quarts d'entre eux (Galliéni les estimait à 200 000 en 1895). C'est la période de défrichement des plaines à Marovoay où, à l'heure actuelle, la population du district est encore en majorité merina.

Une des grandes vagues spontanées d'émigration betsileo date de la même époque et vers le même pôle d'attraction. Quelques familles sont parties après 1895 vers les plaines côtières peu occupées dans l'espoir de trouver des terres disponibles : seuls les terrains susceptibles d'être transformés en rizières les ont véritablement attirées. La plaine de Mahabo, la basse Tsiribihina ont été en grande partie défrichées par les Betsileo. Dans les plaines de Marovoay, ils ont, avec les Merina, introduit le repiquage et l'irrigation dans une région dont seule la périphérie était cultivée en semis direct par les Sakalava.

D'autres migrations spontanées se sont mises en mouvement au milieu du XIX^{ème} siècle : des groupes entiers, représentant la totalité d'un clan ou d'une famille, se sont déplacés dans le but d'éviter la soumission à un chef local tyrannique ou dans celui de se soustraire à une domination nationale. C'est l'exemple de quelques Antanosy de Fort-Dauphin qui, après l'arrivée des forces militaires merina, ont subi de grands massacres vers 1852 puis se sont résolus à s'expatrier :

« Le plus grand nombre émigra vers l'Ouest, poussant devant eux leurs troupeaux jusque dans l'Androy où ils comptaient s'établir » (116). Mais à la suite de vols de bœufs et d'enfants, « ils allèrent plus loin, dans la région d'Onilahy où les Bara leur abandonnèrent des terres que, dans leur paresse, ils laissaient incultes et où surgirent des villages et où furent créées des rizières... La région d'Isaka, à l'embouchure de la Taheza, était érigée en une sorte de république antanosy avec deux chefs nommés à l'élection... » (117).

Cette immigration traditionnelle qui s'est poursuivie depuis et même renforcée par un courant plus récent contrôlé par la SEDEFITA (118), est à l'origine de l'aménagement rizicole actuel qui couvre toute la vallée de la Taheza de sa source à sa confluence avec l'Onilahy. Près de 2 000 ha sont ainsi consacrés au riz dans une zone où le climat subaride interdit théoriquement la culture.

(115) DESCHAMPS H. : Les migrations intérieures à Madagascar..., ouvr. cité, p. 90.

(116) GRANDIDIER G. : Histoire de Madagascar, ouvr. cité, Vol. V, Tome III, p. 110.

(117) GRANDIDIER G. : *Id.* p. 110.

(118) SEDEFITA : Société d'Etudes et de Développement des périmètres du Fiherenana et de la Taheza.

Enfin, d'autres vagues de migrations se sont formées, mais plus tardivement, à partir du XX^{ème} siècle. H. Deschamps les a parfaitement analysées dans son livre « *Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar* » (119). L'expansion antaisaka s'organise dès le début du siècle, déterminée par des pôles d'attraction précis : les découvertes aurifères de Diego-Suarez, les chantiers du chemin de fer Tananarive-Tamatave :

« En 1903, 8 000 Antaisaka émigrèrent. En 1908, 9 000... Par la suite, le chiffre moyen est de 7 000, 5 000 pour l'émigration à longue distance et 2 000 pour les emplois dans les régions voisines » (120).

Parmi les cas d'émigration à longue distance, certains déplacements étaient temporaires, déterminés par l'offre d'un salaire : la région d'Antalaha, par exemple, où s'est développée la vanille après 1825, a employé de nombreux émigrés. D'autres déplacements en direction de l'Ouest de la province de Majunga (entre Belo-sur-Tsiribihina et Soalala) ont contribué par leur caractère définitif, à l'implantation de véritables villages de colonisation. La facilité d'adaptation peut s'expliquer : *Dans l'Ouest, les Antaisaka reviennent à leurs origines et sont en pays d'amitié* (121) ; mais elle est surtout liée au fait que les Sakalava, propriétaires terriens et conscients des techniques agricoles supérieures des Antaisaka, les emploient volontiers pour mettre en valeur leurs terres.

Parmi les autres populations du Sud-Est, l'émigration n'a jamais été très importante sauf peut-être chez les Antaimoro qui, comme les Antaisaka, se sont dirigés, après 1910, vers le Nord-Est (Sambava-Antalaha) et vers l'Ouest. H. Deschamps a estimé ces déplacements aux environs de mille départs par an, en majorité saisonniers, dont la distance de déplacement s'est peu à peu réduite pour ne plus concerner que les régions voisines.

De même, il n'y a pas eu d'émigration massive des Betsimisaraka mais simplement un glissement de la population vers les régions marginales du Nord et de l'Ouest à partir de la fin du XIX^{ème} siècle. La région de Diego-Suarez puis (à partir de Vohemar-Sambava) les cuvettes de l'Ankaibe et de l'Ankaizina, ont été progressivement occupées, contribuant ainsi au développement de la riziculture dans des régions autrefois faiblement habitées ou vides.

Enfin, parmi les courants de migrations importantes, il ne faut pas oublier l'expansion tsimihety vers l'Ouest : amorcée dès l'époque historique, elle se poursuit de nos jours. L'installation la plus massive s'est faite dans les zones d'Antsohihy et de Port-Bergé, sur le versant oriental de la montagne d'Ambre et jusque dans les zones vides de l'Ouest de Majunga. La riziculture

(119) DESCHAMPS H. : *Les migrations à Madagascar...*, ouvr. cité.

(120) DESCHAMPS H. : *Id.* p. 30

(121) DESCHAMPS H. : *Id.* p. 31

pratiquée par les Tsimihety, n'ayant qu'un rôle secondaire par rapport à l'élevage, a peu favorisé la formation de véritables zones rizicoles sauf dans des cas précis comme les plaines de l'Ankaizina où les Tsimihety forment, avec les Betsimisaraka, l'essentiel de la population.

*

* * *

Quelles sont les conséquences de la colonisation européenne et des migrations traditionnelles ?

Ensemble, elles ont contribué à un développement généralisé de la riziculture dans tout le pays. Nuançons cependant cette affirmation : la mise en place de familles entières d'immigrés, malgré les difficultés d'adaptation, en dépit du caractère rudimentaire des moyens techniques et malgré le respect des conventions sociales locales, a engendré la création de multiples zones rizicoles dont l'apport dans l'économie nationale est important. Seules, des zones d'intervention européennes comme les plaines de Marovoay ou le secteur occidental du lac Alaotra, surpassent par leur paysage élaboré et leur production importante, les espaces cultivés de manière traditionnelle.

Les secteurs défrichés par les immigrants sont nombreux : les grandes vallées de l'Ouest, autrefois sous-exploitées, sont en plein aménagement avec des méthodes et des variétés de riz importées par les migrants. Sur les Hautes Terres, Merina et Betsileo débordent leur limites ancestrales vers l'Ouest. Dans le Nord, les pentes de la montagne d'Ambre, les cuvettes de l'Ankaibe et de l'Ankaizina, sont devenues des zones rizicoles après avoir été, des siècles durant, de simples terrains de parcours. Vers le Sud, le riz gagne également l'Horombe et la région de Betroka. Seule la zone côtière orientale ne connaît pas de véritable colonisation agricole : par contre, au détriment de l'agrandissement des surfaces, l'intensification des méthodes se généralise depuis que les premiers immigrants betsileo et merina ont introduit, au XIXème siècle, la pratique du repiquage.

Nous abordons ainsi notre seconde constatation. Avec les déplacements humains continuels, les méthodes traditionnelles montrent une nette tendance à l'uniformisation. Certes, il existe encore des techniques spécifiques de groupes bien déterminés : la culture tanala, le *tavy* betsimisaraka, les méthodes tsimihety, les pratiques bezanozano sont encore bien individualisés. Il n'en est plus de même pour les techniques merina et betsileo : autrefois, elles personnalisait uniquement le paysage des Hautes Terres centrales. A l'heure actuelle, elles sont de plus en plus adoptées et appliquées par les autres populations de l'Ile.

Une véritable symbiose des coutumes et des méthodes culturelles s'opère dans les régions neuves, occupées depuis peu de temps, où les populations sont fortement mélangées. La population dominante impose en général ses façons culturelles : sur les pentes orientales de la montagne d'Ambre, les Antakarana ont adopté les méthodes tsimihety. Dans l'Ouest où les Betsileo

et les Antaisaka sont les plus nombreux, la riziculture irriguée est de règle mais les travaux se paient encore sous forme de bœufs et non pas en échange de riz. Enfin, dans les zones d'occupation récente où quatre ou cinq groupes humains coexistent, s'est développée une riziculture originale, c'est-à-dire une culture dont les techniques ont été choisies consciemment parmi les méthodes introduites pour leur meilleure adaptation au sol et au climat. La cuvette de l'Ankaibe en est un exemple : le repiquage introduit par les Betsileo marque les terres cultivées mais la maîtrise de l'eau n'est pas généralisée (le climat pluvieux pallie les insuffisances de l'irrigation) et la méthode de séchage du paddy est inspirée de la technique betsimisaraka. Cette curieuse association donne en culture traditionnelle, avec des variétés ancestrales, des rendements aussi élevés que dans le Betsileo lui-même où tous les travaux du calendrier agricole sont pourtant minutieusement agencés et mieux contrôlés.

Il résulte de cette occupation ancienne ou récente des terres une diversité remarquable des paysages rizicoles et leur importance varie dans l'espace cultivé où repiquage, semis direct et culture sur brûlis, s'interpénètrent de plus en plus.

En 1951, 700 000 ha sont désormais cultivés, donnant une production de 1 025 000 t. Les zones rizicoles les plus importantes et susceptibles d'exportation sont parmi les régions traditionnelles : les plaines de Tananarive, d'Antsirabe et de Betafo ; les régions de Fianarantsoa et d'Ambositra ; parmi les secteurs de colonisation récente, les plaines de Marovoay et la cuvette du lac Alaotra. Sur les régions côtières où le contrôle de l'eau n'est pas parfait, le riz couvre plusieurs milliers d'hectares mais la production suffit à peine à la consommation : après un long passé axé sur les exportations de riz, ces zones deviennent importatrices. Heureusement, le décalage entre le calendrier agricole des Hautes Terres où la récolte s'échelonne de janvier à avril, et celui des côtes où le riz est moissonné en juin et en décembre, assure en partie le ravitaillement des régions déficitaires en évitant même les périodes de famine qui peuvent se produire par temps de cyclone.

Toute la géographie du riz se trouve donc profondément transformée vers 1950 par rapport aux siècles précédents. Son étude s'imposait avant que ne disparaissent les contrastes régionaux : la politique gouvernementale s'attache en effet à uniformiser dans tout le pays la forme de riziculture la plus productive : le riz repiqué et irrigué. Les disparités régionales s'atténueront-elles rapidement ? Tout dépend du comportement paysan et des aptitudes rizicoles des différentes sociétés rurales.

CONCLUSION

L'extension de la culture du riz à Madagascar s'est faite par étapes successives. Dans un premier temps, qui a duré plusieurs siècles, l'occupation progressive des terres s'est faite de façon diffuse. Dans un second temps, le développement de la riziculture a pris une forme plus organisée. Si la

colonisation européenne n'a joué que sous la forme d'initiatives isolées, l'apport des communautés paysannes traditionnelles a été capital. Les paysages rizicoles portent la marque de cette longue évolution.

Parmi les faits historiques qui ont profondément influencé le passé rizicole de l'Ile, le commerce de traite a été un facteur décisif en établissant très tôt un contraste marqué entre les Hautes Terres, caractérisées par une culture essentiellement vivrière et les régions côtières où le riz, dès le XVIème siècle, est devenue une culture commerciale. Par la suite, les pays merina et betsileo ont pris progressivement le relais, assurant aujourd'hui une production nettement supérieure à celles des autres régions. Les rizières de l'Est n'ont plus la même place dans l'économie nationale et les terres neuves de l'Ouest commencent seulement leur mise en valeur.

Néanmoins, à partir du XXème siècle, l'essor de la production paraît rapide. Des chiffres recueillis dans différents ouvrages le confirment :

<i>Années</i>	Superficies consacrées au riz	Production de paddy
1905	300 000 ha	400 000 t
1906	350 000 ha	500 000 t
1936	500 000 ha	680 000 t
1944	540 000 ha	640 000 t
1951	700 000 ha	1 025 000 t

Malgré la généralisation de la riziculture, il reste encore au milieu du XXème siècle de nombreuses terres basses récupérables pour le riz. Un tableau datant de 1945 (122) donne les projets concernant les aménagements hydrauliques susceptibles d'être entrepris. Les surfaces à conquérir se chiffrent encore par milliers d'hectares :

<i>Côte Ouest</i>		<i>Hautes Terres</i>		<i>Côte Est</i>	
Majunga	40 300 ha	Ankaizina	26 000 ha	Diego-Suarez	2 180 ha
Marovoay	5 500 ha	Lac Alaotra	102 000 ha	Tamatave	2 800 ha
Morondava	2 800 ha	Fianarantsoa	7 600 ha	Marais Ambila	3 500 ha
Tulear	107 600 ha			Fort-Dauphin	2 600 ha
Total	156 200 ha	Total	135 600 ha	Total	11 080 ha

(122) Madagascar, Encyclopédie coloniale et maritime, ouvr. cité, p. 371.

Ce tableau montre, d'une part, que le programme de développement de l'époque portait sur un total de 302 880 ha sans compter une dizaine de zones plus restreintes (d'environ 1 000 ha chacune). D'autre part, les régions anciennement occupées offraient peu de possibilités d'extension en comparaison des terres neuves de l'Ouest ou des Hautes Terres (Alaotra et Ankaizina).

La mise en valeur récente de vastes régions a effectivement modifié la géographie du riz : les plaines de Marovoay portent 18 000 ha de rizières, la cuvette de l'Ankaizina et celle de l'Ankaibe totalisent 20 000 ha cultivés. Mais c'est la cuvette du lac Alaotra qui a connu l'évolution la plus spectaculaire : les rizières couvraient à peine 15 000 ha en 1930, environ 49 000 ha en 1955 et, en 1972, elles formaient le plus bel ensemble rizicole de l'île avec 81 500 ha ! Ces quelques exemples soulignent que la riziculture malgache continue à se développer. Couvrant aujourd'hui un million d'hectares, le riz tient désormais la première place dans le domaine agricole. Mais il reste encore de gros efforts à entreprendre pour atténuer le déficit chronique qui caractérise certaines zones côtières et pour chercher à augmenter la production dans l'ensemble du pays. Ministère du Développement rural, Génie rural et diverses sociétés d'intervention s'y emploient activement. Puissent ces différents organismes tenir compte des survivances du passé mais aussi composer avec la mentalité et le comportement des différents groupes ethniques pour obtenir rapidement les résultats escomptés.

F. LE BOURDIEC

BIBLIOGRAPHIE

- BOITEAU P. — Contribution à l'histoire de la nation malgache, Ed. Sociales, Paris, 1958.
- CALLET (R.P.) — *Tantaran'ny Andriana eto Madagasikara*, Tananarive, 1902 (2 vol.).
- COPPALLE A. — Voyage dans l'intérieur de Madagascar et à la capitale du roi Radama (1825-1826), copie d'un manuscrit, in *Bull. de Mad.*, Vol. VIII, 1910.
- DECARY R. — Les voyages du Lieutenant de vaisseau Frappaz dans les mers des Indes, in doc. Acad. Malg., Tananarive, 1939.
- DECARY R. — L'île de Nosy-Be de Madagascar, histoire d'une colonisation, Ed. maritimes et d'Outre-Mer, Paris, 1960.
- DESCHAMPS H. — Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar, Ed. Berger-Levrault, Paris, 1959.
- DESCHAMPS H. — Histoire de Madagascar, Ed. Berger-Levrault, Paris, 1961.
- DEZ J. — L'apport lexical de l'Indonésien commun à la langue malgache, in *Bull. de Mad.* N° 200, Tananarive, janvier 1953.
- DONQUE G. — Le contexte océanique des anciennes migrations malgaches : vents et courants marins dans l'Océan Indien, in *Ann. de l'Univ. de Mad.*, Série Lettres et Sciences humaines, Archéologie, *Taloha* N° 1, Tananarive, juin 1965.
- FLACOURT E. (de) — Histoire de la Grande Ile de Madagascar, Ed. de 1661 reprise par Grandidier A. et G., in *Collection d'ouvrages anciens concernant Madagascar*, Tome VIII.
- GRANDIDIER A. et G. — Collection d'ouvrages anciens concernant Madagascar, Paris, 1903 à 1913, Tomes I à IX.
- GRANDIDIER G. — Histoire politique et coloniale de Madagascar, Impr. Nat., Paris, 1914 (Vol. V, Tome I).
- LABATUT F., RAHARINARIVONIRINA R. — Madagascar : étude historique, Ed. F. Nathan, Tananarive, 1969.
- LEGUEVEL DE LACOMBE B.F. — Voyage à Madagascar et aux îles Comores (1823 à 1830), 2 vol., Paris, 1840.
- MADAGASCAR — Encyclopédie coloniale et maritime, Ed. Encyclopédie de l'Empire français, Tome I, Paris, 1947.
- MARTIN F. — Mémoires, Coll. A. Martineau, Paris, 1931-1932-1934, 3 tomes.
- MAYEUR N. — Voyage dans le Sud et dans l'intérieur des terres (1777), rédigé par Froberville, in *Bull. de l'Acad. Malg.*, 1913, Vol. XII, 1ère partie.
- MAYEUR N. — Voyage au pays d'Ancove (1785), rédigé par Dumaine in *Bull. de l'Acad. Malg.*, Tananarive, 1913, Vol. XII, 2ème partie.
- RALAIMIHOATRA E. — Histoire de Madagascar, Soc. Malg. d'Ed., Tananarive, 1965.

- ROCHON A. — Voyage à Madagascar et aux Indes orientales, Paris, 1791.
- SAUTTER G. — Les structures agraires en Afrique tropicale, C.D.U., Paris, 1968.
- VALETTE J. — Quelques renseignements sur Madagascar en 1843, in *Bull. de Mad.* N° 183, Tananarive, août 1961.
- VALETTE J. — Madagascar vers 1750 d'après un manuscrit anonyme, in *Bull. de Mad.* N° 214, Tananarive, mars 1964.
- VERIN P. — Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, in *Taloha* 5, *Rev. du Musée d'Art et d'Archéologie*, Tananarive, 1972.
- YOU A. — Madagascar, Ed. Berger-Levrault, Paris, 1905.

RESUME

La diversité des paysages cultivés en riz et la variété des techniques culturales utilisées à Madagascar posent le problème de l'origine de la riziculture et de sa généralisation à tout le pays. Ce problème, incontestablement lié au peuplement de Madagascar, peut être approfondi par l'étude de nombreux textes anciens concernant le pays : ils soulignent tous l'importance de la culture du riz. Les conclusions peuvent encore n'être que partielles étant donné l'insuffisance des documents pour la période qui précède l'arrivée des Européens à Madagascar (1500) et, d'autre part, l'état d'avancement des recherches archéologiques actuelles. A partir de 1500 cependant, puis siècle après siècle l'auteur essaie de reconstituer l'extension de la riziculture dans la Grande Ile en montrant l'évolution des techniques utilisées et la localisation des principales régions productrices.

KURZE

Die Mannigfaltigkeit der Landschaften, in denen Reis angebaut wird und die Verschiedenartigkeit in Madagaskar von benutzten Ackerbautechniken stellen das Problem des Ursprungs des Reisanbaus und seiner Verbreitung am ganzen Land. Dieses unstrittig mit der Besiedlung Madagaskars verbundene Problem kann durch das Studium von zahlreichen alten Texten, die das Land betreffen, vertieft werden : sie haben alle die Bedeutung des Reisanbaus hervor. Die Schlussfolgerungen können zudem nur lückenhaft sein, da die Dokumente über die Periode, die der Ankunft der Europäer vorausgeht (1500), noch unzureichend sind, ebenso wie der gegenwärtige Stand der archäologischen Forschung. Ab 1500 jedoch und dann Jahrhundert nach Jahrhundert versucht der Verfasser, die Verbreitung des Reisanbaus auf der Großen Insel zu rekonstruieren, indem er die Entwickelgebiete aufzeigt.